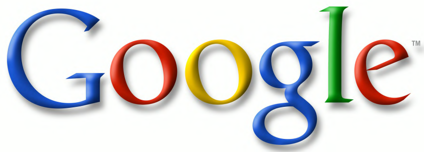





VE RI
TAS



HENRI GHÉON

LES CAMPAGNES SIMPLES

La Solitude de l'Été



PARIS
ÉDITION DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCVIII

LA SOLITUDE DE L'ÉTÉ

DU MÊME AUTEUR

CHANSONS D'AUBE. . . . . 1 vol

En préparation

LES CAMPAGNES SIMPLES, poèmes.

II. LA RONDE DU PRINTEMPS (Chansons en fleur, Églogues, Intermède au bord des eaux, Pastorale).

III. LE SERVAGE DE L'AUTOMNE.

IV. LE SOMMEIL DE L'HIVER.

LES RUES DE LA CITÉ, poèmes.

LE PAIN, tragédie.

LE CONSOLATEUR, roman.

HENRI GHÉON

LES CAMPAGNES SIMPLES

LA SOLITUDE DE L'ÉTÉ



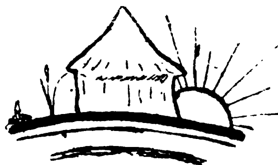
PARIS
ÉDITION DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCVII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Trois exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 a 3, et douze exemplaires sur hollande, numérotés de 4 à 15.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



A MA MÈRE

La Solitude de l'Été est le premier volume d'une série portant pour titre général : *les Campagnes Simples*. Les quatre livres qui la composeront ne prétendent qu'à traduire ingénument le spectacle multiple des jours à travers les saisons synthétiques d'une année ; mais l'esprit de groupement qui a présidé à leur très humble conception les pourrait faire considérer comme une sorte d'épopée familière et morcelée (dans ce que le mot a de plus naïf et de moins présomptueux), où seraient esquissés les rapports de l'homme et des choses.

Dans *la Solitude de l'Été* la matière écrase l'homme ou, simplement, le diminue parmi la splendeur de ses floraisons ; *la Ronde du Printemps*, qui viendra

après, montrera l'entente parfaite de la terre renaissante et des êtres rajeunis : d'où les Eglogues qui en formeront la plus grande partie. *Le Servage de l'Automne* chantera la lutte de l'homme contre la nature, bûcheron avec la hache, laboureur avec le soc; et dans *le Sommeil de l'Hiver*, sur les campagnes endormies réduites à la fonction inerte de décor, l'homme mènera ses désirs et ses rêves, sans se sentir troublé ou soutenu par la parole âpre, douce ou suppliante de la terre.

Ces quelques mots pour avertir seulement le lecteur de la place que tient l'œuvre présente dans un ensemble, et pour l'empêcher de prêter à l'auteur des théories matérialistes qui sont bien loin de sa pensée et que les prochains livres viendront démentir à leur heure. Ayant voulu chanter les choses « seules » à l'exclusion de l'homme, il fallait aller jusqu'au bout de cette idée, sans craindre même l'excès. Mais on n'aura d'abord abaissé l'homme que pour mieux l'élever plus tard.

3 octobre 1897.

> « **Il y avait un enfant qui sortait tous les jours, - et le premier objet qu'il regardait il devenait cet objet, et il en faisait partie pour un jour, ou pour une partie du jour, ou pour des années.** »
>
> **Walt Whitman.**

HYMNE

Champs ! mes champs !
vous avez parlé à l'oreille de l'enfant
que j'étais parmi votre joie camarade,
vous m'avez pris
dans vos bras de luzerne et de plantes sauvages
et chaque fois que je riais, vous avez ri :
je vous aime, mes champs, pour avoir accueilli mon âme.

J'ai cueilli la centaurée
et les petites fleurs qui n'ont pas de nom
et celles que l'on surnomme :
vous ne m'avez jamais dit : non;
j'ai pillé de mûres et de merises
les ronces et les merisiers,
et vous donniez quand je disais : « Donne ! »
et vous n'avez jamais répondu : « C'est assez... »

J'ai mordu dans vos fruits verts
que j'ai rejetés avec un dégoût :
ils étaient bons quand je repassais ;
j'ai arraché les jeunes pousses de la terre
et vous m'avez mûri des épis d'or à l'Août;
j'ai brisé vos bourgeons fragiles dans un jeu
quand commençaient à reverdir les branches,
et j'ai secoué les pommiers blancs pour une pluie blanche :
vous m'avez offert l'ombre fraîche et les fruits doux. .

Quand j'ai pu comprendre
vous m'avez parlé
— vous me parliez, certes, depuis longtemps,
mais je ne savais pas vous entendre —
votre voix était molle d'avoir passé dans la rosée,
tiède d'avoir traversé la brise,
multiple de rejaillir à tous les échos,
et j'ai cueilli votre voix comme vos fleurs vives...

Elle montait des moissons et des prairies
comme l'appel d'une trompe d'airain;
elle rêvait sous les hêtres à l'ombre claire
en mélopée tendre et recueillie,

et je la reconnaissais le matin
quand elle chuchotait aux croisées
les colloques menus des petits oiseaux éveillés
et le frôlis soyeux des branches balancées dans l'air.

Elle chantait dans la terre et dans la sève,
dans les vols de corbeaux aux cimes des frênes,
dans les cris d'alouette au fond des sillons;
elle chantait dans les troupeaux gris de moutons
et dans la cour piaillante des fermes,
et quand le laboureur passait
elle sonnait dans sa charrue et dans sa voix,
comme dans le rire des gamins au bois,
et dans la joie des filles au marché,
et dans la cloche des vêpres et des baptêmes...

Elle était simple
comme toutes les âmes du village,
elle était claire
comme les houles de colza pâle;
elle ne s'est jamais tue l'hiver
aux pires détresses que le froid sonne :
elle était sainte...

— et quand je revenais le soir
elle vibrait si doux en moi
que je croyais mon âme bonne..,

Et j'ai voulu me la chanter,
toutes ses pailles et tous ses roseaux,
toutes ses feuilles et tous ses oiseaux,
et j'ai cru la tâche facile...

Champs, mes champs !
tout mon domaine d'amour vrai !
voici comme cueillies dans le vent,
des bribes de chansons éparses
venues des nids, des routes et des haies,
ce que je sais
de votre hymne de foins, d'azur, de troupeaux et de pâtres.

LA SOLITUDE DE L'ÉTÉ

A JEAN LORRAIN

Quand vint l'automne, temps des labours et des semailles,
l'homme parut trop grand sur le ciel pâle :
son geste emplissait l'horizon,
son regard dominait l'étendue plate et dénudée
et l'ampleur de sa voix qui lançait sa chanson
comme le grain sur le sol ouvert, par poignées,
couvrait le cri plaintif des oiseaux en fuite et du vent.

Les choses se firent plus humbles à ses pieds
et comme des servantes elles s'endormirent,
pour que sa joie orgueilleuse ne fût troublée
que du souffle doux de leur somme;
son pas sonnant sur les grandes routes gélives
de tout l'hiver ne sut les éveiller,
et sur les champs, jusqu'au printemps, seul, régna l'homme.

Au renouveau, demi-réveil,
épris des choses pour elles-mêmes
il se pencha sur leur enfance,
et son âme ingénue voulut s'y fiancer;
mais il ne sut pas lire à leur splendeur naissante
l'ambition d'habiter seules tout le ciel
quand son azur serait profond et plein d'été.

Les choses ont rêvé l'entière solitude
pour la maturité de leur sève nouvelle;
à l'abri d'un mur de soleil
aux pierres de lumière silencieuse,
elles se gardent, fortes et pures,
et frappé par leur simple gravité heureuse,
jusqu'au fond des villages noirs, l'homme recule.

Les paysans repoussés paraissent tapis
dans leurs chaumières qui s'entassent;
les toits amoncelés l'un sous l'autre se cachent,
et, comme des peuples en exil
qui verraient alentour leur ancienne patrie
défendue par sa nudité immense et vide,
sur les plaines sans fin sont perdus les villages.

L'Été respire dans les choses ;
il leur donne toute sa vigueur ;
leur immobilité implacable repose
sur la base solide et large des campagnes,
elle ploie la fierté de l'ancien laboureur
et leur rigidité de marbre
nie l'effort de son geste jadis vainqueur.

Du labour la moisson se venge :
le haut semeur à la stature déployée
se fait faucheur rampant,
il va submergé jusqu'au front
à travers les lacs des blés débordés
et sa faux qui rase le sol n'est conquérante
qu'à force de s'humilier.

Qu'il pousse une clameur, qu'il chante !
l'écho qui lui revient n'est plus sa voix,
ou même il n'est plus d'écho qui revienne ;
sur l'atmosphère plane et s'épanche
un long bourdonnement d'abeilles
toujours égal, continuel, et sans éclats,
dont la monotonie fait plus que du silence.

Le fer, ou le mot, ou le geste,
rien n'atteindra la vie pacifique des choses;
les hameaux aux labeurs s'empressent,
de leur foule épandue la plaine est plus déserte,
ravisseurs indignes de son trésor,
et sur sa chair géante et chaude,
comme des vers brûlés, leur myriade, au loin, se tord...

Car les oiseaux sont vivants de ne plus chanter,
les arbres d'arrêter en eux la sève verte,
les pierres de rester inertes,
l'eau de ne plus paraître s'écouler,
le jour de se figer suspendu sur le vide,
et, pour mouvoir leur fébrile détresse,
les hommes seuls ont l'air de ne plus vivre.

Pétrie de force, ignorante d'effort,
la matière souveraine
leur propose son calme exemple :
mais les hommes le dédaignent
et l'orgueilleuse confiance
qu'ils semblent avoir en eux-mêmes
a chassé l'instinct naturel de leur corps.

Dans la paix que les champs répandent,
qui donc s'endormira comme une pierre lasse,
simplement conscient d'être un bloc détaché
qui tient sa place dans l'espace?
qui connaîtra la joie sereine et sans pensée
des choses qui règnent sur le monde,
couchées à l'infinie solitude d'été ?

CHANSONS DU CHEMIN CREUX

A PAUL FORT

PRÉLUDE

Par le fond du chemin creux
les chansons vont comme des bœufs.

Le chemin est un fossé,
jamais le soleil n'y pénètre;
des racines s'effrangent au mur
parmi la terre éboulée :
comment verdissent les fougères ?
comment mûrissent les mûres ?

Par tous les temps le sol est mou
comme si l'ombre le pénétrait;
on y voit la trace des roues
et les deux talus sont si près

que les voitures de paille
les touchent tous deux en passant,
avec un long bruissement
qui se traîne jusqu'au village.

Il est trop noir, l'été l'ignore,
il l'enjambe comme un sillon
et ses harmonies de lumière
n'y parviennent que lointainement;
ainsi l'écho atténué se perd,
trop las pour rebondir encore
sur l'obstacle de l'horizon...

Le chariot de bois qui passe
suivant qu'il est vide ou plein,
saute et balle
comme une cage,
ou, concentrant sur ses roues basses
le poids du grain,
les fait assez lourdes et fortes
pour moudre le blé qu'elles portent.

Mais le paysan qui le mène
n'est pas si lourd de refrain;

il tente d'imiter la plaine,
aussi bas qu'il peut, il répète
ce qu'il a reteuu en route,
et ses chansons sont toutes douces
toutes humbles et toutes pauvrettes
à prendre, comme des enfants, par la main,
ou à mener comme des bêtes...

Elles brillent peu et ressemblent
à la lumière filtrée
qui goutte entre les feuillages,
ou bien aux morceaux de ciel,
aux échappées de paysage
cueillis entre deux branches écartées,
et, comme l'hymne du soleil
transposé en murmure à l'ombre...

par le fond du chemin creux
les chansons vont comme des bœufs.

CHANSONS EFFARÉES

A Edouard Ducoté.

Clapotis de feuille,
froissement de source,
un murmure au fond d'un bois,
un baiser qu'on cueille
à lèvres très douces,
l'aube s'en vient à petit pas.

Un lièvre qui fuit,
une sauge qui pleure,
l'heure au clocher ;
au bord de la nuit
d'un profond fourré
les herbes ont peur.

Un lézard s'étire,
on croirait entendre
des appels d'enfant perdu,
ce sont les petits oiseaux qui se mirent
dans les feuilles mouillées,
et s'ébattent à coups menus
d'ailes tendres.

Les noisetiers plient,
les mousses rampent
sur les troncs d'argent;
tout le bois rit
au soleil levant
qui baigne la sente...

Tout à la fois flûte et chante
et l'on ne sait pas...
clapotis de feuilles,
froissement de source,
un murmure d'éveil au fond du bois...

Les fleurs béent :
elles n'ont jamais vu le soleil ;
c'est cette nuit qu'elles sont nées
dans la pluie des étoiles au ciel.

Elles ont pleuré de froid
dans le petit jardin peureux :
le vent leur avait mis sur la bouche l'onglée,
toute rose, comme au bout des doigts...
elles regrettaient d'être nées :
elles dormaient un rêve si heureux !

Mais le soleil a jeté les langes
dont l'aube l'emmaillota;
il leur sourit à visage d'ange :
et les fleurs doucement lui répondent,
et le trouvent si beau à voir,
qu'elles ont chaud à leur teint blafard.

Elles le prennent pour une grosse fleur
qui serait toute d'or et leur reine;
elles lui rient et l'appellent,
et sont très joyeuses de vivre
parmi l'air bleu et les feuillages, comme des cœurs
ouverts à l'astre encor mouillé d'aube frigide...

La luzerne tremble,
le trèfle saigne,
les pâturages chatoient,
la brise emmêle les seigles
aux avoines qui les côtoient :
un grand chêne berce son ombre...

Tout l'azur est plein d'enfants,
d'enfants prés, d'enfants coteaux,
d'enfants arbres au bord du fossé
qui regardent couler l'eau,
toute la plaine sonne de rires blancs,
et bruit de frissons matinaux :
les ormeaux ont des chevelures bouclées...

On compte les vols qui griffent le ciel :
les jeux sont si gais dans les arbres ;
les fauvettes chantent à la cage
des ramures transparentes ;
elles savent qu'elles peuvent s'envoler
et restent, les ailes pliées,
très humblement, sur leur branche...

Les cailles sont cachées dans la luzerne,
les poules pillent des grains d'avoine,
un pas résonne :
la luzerne tremble,
le trèfle saigne,
et les poules s'effarent,
et les cailles en grappes s'envolent.

La haie est basse,
on voit la cour
avec la haie courant autour
en meute fleurie,
et la vieille ferme lasse
de ses vieilles poutres comme de vieux bras,
en oublie son âge et sourit.

La paille traîne au pas des étables,
des hirondelles chantent sous le toit,
on entend claquer les sabots de bois,
sur le pavé inégal et mou ;
l'odeur chaude des grands bœufs roux,
sort par bouffées et s'exhale.

Le purin luit de morceaux de ciel,
les canards barbotent,
le coq se dresse comme une enseigne
sur le tas de fumier doré,
les poules maternelles picorent
parmi les petits poussins essaimés.

Et tout est gai
de vivre très simple
en pleine existence sainte
et le ciel qui chante,
et les vaches que traient
les servantes,
et les poules qui fuient et rentrent
par un trou de haie.

... et tout est gai
d'avoir vu courir
autour de la cour
la haie...

A l'abri des châtaigniers
les champignons pullulent;
ils sont nés de l'ombre humide
ainsi que des fleurs trop rudes,
trop ouvertes et trop massives
de leur corolle retournée.

Le feutre des feuilles sèches
qui se tassent sur le sol
depuis l'automne,
aura porté ses fruits aussi,
comme les ramures rajeunies
balancent des châtaignes vertes.

Pour s'abriter par tous les temps,
les petits champignons bas
ont un chapeau sur pas de tête,
ou la tête, contrairement,
semblable à un grand chapeau plat
et qui se protège elle-même...

Ils sont bruns de bois, verts de mousse,
blancs comme une chair d'enfant;
l'envers rosé, aux lamelles fines
garde les spores en secret,
les uns repoussent,
d'autres attirent,
ceux-là sont mauvais
et ceux-ci sont bons.

La pulpe molle et le suc doux
gonflent les cèpes;
les morilles ajourées
sont de succulentes éponges
avec du parfum plein leurs trous,
et les truffes sous les chênes,
vraies pierres ponces,
par leurs pores s'imbibent d'ombre.

La pluie les fit lever,
ils peuplent des sous-bois,
on les écrase ;
et quand le beau soleil filtré
à travers les arbres luit
et jette à plaisir ses taches
ainsi que des monnaies sans poids,
ils sentent frais comme la pluie.

Une herse dans un champ
les dents terreuses,
la terre est rayée et grise déjà;
retournée ou sur les dents,
une large herse couchée là,
comme une bête au pré, heureuse...

Sur le sol rose tassé
un rouleau qui pèse,
tronc d'arbre coupé jadis
qui retourne à sa destinée
et qu'on sait âgé,
à compter les cercles;
immobile, sur le sol lisse,
un rouleau las de rouler.

Une charrue, le front bas,
qui mord la terre
du bout du soc;
ses deux grands bras
levés au ciel
et la houle rouge des épaisses mottes:
sur le labour frais de terre sanglante,
une charrue, barque suppliante...

Instruments épars
aux terres diverses
claires ou sombres
molles ou sèches,
(et les faux aux granges!)
après le travail;

Instruments épars
qui n'attendent rien,
ni le bœuf, ni le cheval, ni les mains
du laboureur qui les mène:
paissant la nudité des glèbes,
des outils sans rien...

CHANSONS DE PLUIE

A Stuart Merrill.

Le ruisseau sèche
aux prés altérés,
la terre se ride;
dans la rivière
le ciel se mire,
comme s'il pensait se rafraîchir,
rien qu'à voir, du haut de l'air,
son image baignée.

Si la rivière ne s'abrite,
le soleil bientôt l'aura bue;
il boit sur toute la surface,
pour aller plus vite
que les vaches
penchées à l'étroit abreuvoir,
qui suivent l'eau toujours plus basse,
entre les rives plus ardues...

Sur le lit de pierres nues,
les enfants au corps charmant
ne trouveront bientôt plus
qu'un bain de lumière fluide,
si le soleil ne rend
toute l'eau qu'il a prise...

Mais la buée fine du fleuve
en nuages lourds au ciel s'amoncelle,
les canards dans la mare plongent,
les poissons à l'étang se montrent,
le vol bleu des hirondelles
rase, en tous les sens, l'eau de mille lignes,
et mouille sans que l'eau s'émeuve
la pointe d'une aile qui s'incline...

Il va pleuvoir,
tout attend les gouttes,
et les labours ratatinés
qui veulent boire,
et la rivière qui veut monter,
on a déjà plus frais d'y penser,
et moins las déjà, et déjà moins lourdes,
les coqs chantent, et les poules gloussent.

Soudainement, contre les vitres
l'averse s'est jetée,
comme un vol d'oiseaux en fuite
buté
soudainement contre les vitres.

Un assaut de becs crible le verre
et les becs fragiles se brisent,
et d'autres viennent,
on n'ose ouvrir la chaumière grise,
de crainte de les faire taire...

Ce sont des becs sonnant clair,
des becs de cristal harmonique
qui frappent,
et cristal contre cristal
les vitres sonnent et les becs sonnent, double musique :
à la vitre,
la pluie parle.

Et les gouttes
dans le heurt
s'étalent
et coulent en longues larmes douces,
comme un deuil le long d'une jeune face...

Telle une destinée qui passe,
aux carreaux ingénus de la close demeure,
la pluie tour à tour chante et pleure...

Le long des treilles
du verger qui dort,
la pluie grappille
un peu de lumière,
sur les grains lavés qui luisent
aux raisins serrés d'ambre et d'or.

Le soleil au ciel s'efface,
comme des outres
crèvent les nuages,
mais l'air est encore si clair
que dans la pluie qui ruisselle
le soleil doit se dissoudre.

En rayons d'eau
le jour descend
parmi les joyeuses ondées
dont les fleurs sont avivées,
qui passent tôt
et tôt reviennent,
rayant d'argent
l'or du soleil.

Jamais une fleur ne se ferme;
si un lis parfois s'effeuille
c'est qu'il allait tomber seul,
ou si un abricot choît
c'est qu'il était mûr déjà
et impatient qu'on le cueille,
car les fruits ni les fleurs ne craignent
l'ondée qui verse la joie...

Elle passe jeune et légère,
alerte comme une ménagère,
et ingénue comme une vierge;
elle rit le long des treilles,
égrène ses gouttes, comme les grappes

dont elle touche tous les grains,
et vendange sans relâche
au verger d'été vermeil
qui devient blond sous sa main.

Devant la pluie qui dévale,
les moutons descendent les pentes
vers les villages,
affolés,
tandis que restent bien couchées
les vaches qui lui tournent le dos,
résignées ou ignorantes,
ou amusées à voir tomber l'eau.

Dans les calices profonds,
les mouches bleues éveillées
sont prises;
car elles n'osent plus sortir
de peur d'imiter les frelons
qui tombent les ailes mouillées...

Les sauterelles dans l'herbe,
les oiseaux sous les feuillées
écoutent l'eau froisser les verdures
d'une caresse lente et traînée,
et les grillons aux cultures
la voient passer brusque,
comme une horde,
couchant les seigles,
les blés et les orges.

Dans l'air elle claque
comme un fouet preste,
elle cogne
sur le sol
comme des sabots de sapin sec,
et sur le pavé qu'elle inonde
et sur les flaques,
elle fait la joyeuse ronde.

Et les gamines du village,
qui brûlent de s'y mêler,
au carreau s'écrasent le nez
et s'aplatissent le visage,
pour l'admirer

toute la journée
qui tombe,
et rebondit sitôt tombée,
et saute et saute sans se lasser.

Sur la plaine sans couleur
la grâce tant souhaitée
de l'arc-en-ciel en fleur
pousse et s'élève,
puis s'incline, se courbe, enjambe
le hameau nimbé,
et retombe
d'un pas qui meurt
à l'autre bout de la plaine.

En sa bande déployée,
toute clarté se résume;
ses cent teintes délayées
se fondent si parfaitement

qu'on n'en sait limiter aucune
bien qu'on voie chaque nettement :
entre deux qu'on croit côte à côte,
on en trouve toujours une autre.

Des roses, mortes sous la pluie,
y refleurissent, plus pâles
d'avoir senti leur agonie;
de l'azur mort sous les nuages
y flotte encore plus léger :
comme aux écharpes, un liseré
est fait d'aurore,
et l'autre bord
est ourlé d'un soir violet...

Toutes les nuances de tendresse
enfantines et naïves
s'y entassent et s'y pressent;
les champs sont d'un éclat si fin
et d'un si pur sourire
qu'il semble les avoir peints;
le ruban ne fait pas un pli
et sur les robes blanches et raides,
le dimanche, on voudrait le mettre
aux petites filles.

Comme sous une porte dressée
exprès pour lui, le beau temps revient,
et les hirondelles basses
à ras du fleuve s'aperçoivent
que l'eau la plus claire à frôler
coule en plein ciel,
et d'un grand coup d'aile
s'élèvent soudain
vers le cours de l'arche élancée.

C'est la lessive du village,
le chaume est blond
la tuile est rouge,
d'argent ou de plomb
luisent les ardoises,
sous les toits secs
les tuyaux roucoulent.

C'est la lessive des chemins
et des cours de ferme,
les fossés sont pleins,
les mares sont pleines,
les pierres blanchies
trempent aux flaques
et la boue crie.

C'est la lessive de la terre
des fleurs, des fruits et des verdures ;
et, comme le linge ruisselle,
lorsqu'on le sort du baquet,
longtemps encor après l'averse,
sous la forêt
pleuvent les ramures.

Le linge tout blanc
vole sur les cordes :
ainsi se balancent au vent
les cerises lisses,
les pêches vineuses,
et les roses qui se colorent,
les gouttes vernissent
les prairies heureuses
dont le vert puissant se renforce.

Hors du cuvier
la lessive fleure
et parfume les greniers :
ici, les roses rafraîchies
sont ivres de leur senteur,
car, même les fleurs sans parfum
tout embaume depuis la pluie :

aux bois, les bruyères
et les feuilles sèches,
et les feuilles fraîches,
aux labours et partout la terre
fumant d'un large souffle sain,
l'air même est imprégné de thym :
c'est la lessive aussi de l'air.

CHANSONS GAIES

A H. D. Davray.

Dans un nuage de poussière d'or
sur le chemin de soleil qui fume,
les chevaux enlèvent les carrioles sans effort.

Elles passent avec des rires éventés
et des roues hautes qui chantent :
les longues mèches neuves claquent au bout des fouets.

Les vagabonds se rangent au passage,
très humblement près des fossés,
on leur jette une injure au visage.

Des enfants, couchés dans les champs,
lèvent la tête entre les herbes
pour montrer l'azur pâle de leurs gros yeux ronds.

Et les poules devant les fermes
la troupe lente des canards et des dindons,
toute la basse-cour s'enfuit vers les portes ouvertes.

Par les villages, pareilles à de bonnes nouvelles,
les gaies carrioles volent
de deux grandes roues, larges comme des ailes.

Le ciel est tombé sur le champ
par un midi très pur et très bleu;
— ou si la route traverse le ciel maintenant ? —
les arbres, comme de grands saints,
gardent le champ aux quatre coins :
en ondes bleues
voici fleurir le champ de lin.

Les fleurs sont vives comme des soies
au bout des petites herbes penchées,
on dirait parfois
une chevelure épaisse qui pèse
au front d'une vierge de rêve,
ou des lèvres entr'ouvertes
bleues de froid
qui veulent donner un baiser quand même.

Un flocon blanc d'entre les pétales
s'envole comme un oiseau léger,
c'est sur l'azur foncé
le rire d'un petit nuage,
et l'azur reste fixe comme un beau temps :
Midi est tombé sur le champ.

Le lin a des grands yeux d'espoir
pour tous les mendiants qui passent
cueillant un brin pour leur chapeau;
il est étendu comme un grand manteau
et là-bas sur la prairie noire,
parmi les murs, comme des murs flottants,
c'est le lin encore qu'on étend,
aux cordes, aux pelouses et aux haies,
en les linges blancs et frais
de la lessive blanche qui sent bon.

Une cloche tinte,
très voilée,
— c'est l'angelus du matin —
perdue sur la plaine
en plainte,
on ne sait d'où elle vient.

Quand elle a cessé de battre
on l'entend encore longtemps
comme un vol d'alouettes qui passe :
l'air en reste tout tremblant.

Et voici une autre cloche éveillée
qui répond d'une autre voix
plus claire et comme de la joie
de s'être entendu parler
après le long silence froid...

Une autre et une troisième
en un carillon aigu qui s'égrène,
et la première reprend,
et il en bat d'autres et tant,
qu'on s'étonne
de savoir tant de clochers alentour;
c'est une causerie lointaine de bourgs,
de villages, de hameaux, de chapelles
qui résonne...

Bientôt on les reconnaît toutes,
celle-ci qui descend du nord
en mode grave,
celle-ci qui glisse du coteau pourpre
où l'église est vieille entre les raisins,
celle-ci qui traverse les arbres
et vient très sourd,
et d'autres qui semblent très proches, encore,

quoique portées sur la brise de bien plus loin :
et sans qu'elles se connaissent,
leur commune allégresse tresse
au ciel de purs et justes accords...

Une cloche tinte
perdue dans la plaine,
comme une plainte;
et voici qu'à tous les clochers
toutes les cloches sont éveillées
et battent à perdre haleine.

La colline
verte de vignes
bondit sur l'horizon clair,
comme une génisse libre
de pelage ras et soyeux
qui s'éperd
à respirer à pleins naseaux l'azur des cieux.

Les sentiers arides
tracent leur caprice
en arabesque jusqu'au faîte,
se croisent, s'effleurent, s'éloignent,
descendent et remontent,
comme pour sentir toutes les fleurs des pentes
et flottent, longs rubans blancs,
sur une nuque blonde
au vent...

On la croirait folle,
elle joue toujours,
ivre des raisins qu'elle porte;
elle se bute et s'embarrasse
dans sa longue traîne de feuillage,
et elle court
et vibre et pétille
comme la mousse d'un vin doux.

Et l'on dirait qu'elle oublie
les larges brèches de son flanc,
d'où la craie blanche
et l'argile couleur de sang
jusque sur la route à ses pieds
s'épanchent,
car du plus loin elle vous rit
de sa parure de vignes en fleur
et de l'éclat de ses plaies rosées.

Les sèves closes dans l'enceinte
par-dessus le mur
font des fusées vertes ;
les vignes des treilles courent sur la crête
et jusque sur la route
versent des grappes mûres :
pour les enfants et les errants
les sucs frais coulent...

Une branche lourde s'avance
et bénit les gens qui passent,
son arceau d'ombre se balance
en geste bleu
sur la poussière et l'herbe jaune,
et la joie des tonnelles basses
parsème le chemin ombreux...

Les fruits sont à portée de la main :
les enfants feront la courte-échelle
ou jetteront une pierre,
et les vieillards prendront leur bâton ;
puis enfants et vieillards partiront
plus légers et plus dispos,
pour le reste de leur chemin
en remerciant l'enclos...

C'est l'été des étapes dures,
le verger dépasse le mur.

A travers champs
le chemin fuit ;
entre deux moissons
une bande verte
et trois sillons parallèles
où l'ombre gît...

Deux pour les roues,
profondes ornières
creusées dans la boue,
l'autre que martèle
le pas du cheval,
usant l'herbe pâle
à la même place.

Le premier chariot qui passa
traça le chemin
et quand il revint
il reprit la voie tracée,
jamais aucun ne songea
depuis, à s'en écarter.

Car entre les lignes de terre,
parsemé de fleurs menues
le gazon croît haut et clair,
déroulant sa bande de pré,
comme si charroi ni charrue
ne l'avait jamais frôlé...

Et tandis que s'harmonisent
avec la nudité du grand chemin uni,
les poteaux lisses et rigides
aux fils tendus de métal,
les chemins de traverse glissent,
ondulant de leurs trois lignes,
verts, veloutés et fleuris,
entre les blés et les betteraves...

CHANSONS NAIVES

A Alfred Vallette.

Au son des cerises
le verger s'éveille ;
les bouquets entrechoqués
d'un timbre acide
semblent tinter
avec les grelots de groseilles...

Comme des billes
coulées en verre

et peintes de vermillon,
près des bigarreaux blancs
et des guignes opaques,
les cerises vives luisent ;
au travers
le soleil passe...

Perles fines de lumière,
gouttes de vin tombées d'un verre,
d'un subtil tremblotement
qui se moque,
les groseilles ironiques
dont ruissellent sur les buissons
les paquets de pendeloques,
insultent au deuil des cassis...

Les tristes grains mats
d'ébène ou de jais !
on les a tournés sans doute
pour un chapelet ;
mais qu'ils éclatent !
— tachant les doigts,
fardant la bouche,
en un sang lourd se répand leur joie...

Des fruits frivoles
le rire s'égrène ;
tels des astres nouveau-nés,
les pommes dans les arbres volent,
les abricots pèsent à peine,
et comme des viandes sur un gril,
les pêches dorment aux espaliers,
appuyées au mur qui les cuit
au moins autant que le soleil.

Mais d'ici que soient mûres
leurs chairs graves et pensives,
le verger ingénu s'amuse
à se mirer
dans le petit miroir poli
de chaque cerise ;
et, comme aux boules argentées
se balance l'image fleurie
des jardinets de rentiers,
avec ses pêches, ses pommes, tous ses fruits,
tout le verger tient dans une cerise...

Aux sous-bois transparents
on abat des gros arbres,
afin que dans leurs troncs on taille
des poutres massives
ou de longues planches,
et que sous la terre on cuise
jusqu'à en faire du charbon,
les brindilles et les branches...

Sur les fûts coupés
à la tranche nette,
ont repoussé
de jeunes rameaux;

les frênes, les chênes, les hêtres
sont maintenant des arbrisseaux ;
la forêt rase la terre :
on la croirait plantée d'hier.

Mais trop doux encor
pour être frappés,
dominent les bouleaux blancs ;
leurs troncs grêles
partent en fusée
comme des sources qu'on ignore
et que révèle
leur jet d'argent.

Dès qu'ils sont las
leurs feuilles ruissellent
en gouttes vertes
un peu allongées ;
ce sont de petites averses
qui restent suspendues là,
ne demandant qu'à tomber :
attente vaine.

Seuls de toute la clairière
au moindre souffle perdu,
on les voyait remuer
parmi les futaies moins basses;
la brise encor les allège
de son fluide qui passe,
et leur trame est si ténue :
ne vont-ils pas s'envoler ?...

Entre les fûts minces et pâles
l'œil traverse toute la forêt;
on peut bien les oublier,
ils tiennent si peu de place :
les cimes bruissantes alors
semblent de petits nuages,
flottant sans attache au sol
au-dessus de la forêt rase.

Les vieilles pies
sont dans les nids
près des œufs mûrs
tout en haut de l'arbre...

Elles vivent dans l'azur,
elles parlent dans l'orage
en tournant autour de la cime,
elles se posent sur les champs
quand elles sont lasses,
elles laissent venir les passants
et dès qu'ils sont proches elles s'enfuient.

Elles sont très vieilles,
les aieules croient
voir les mêmes depuis qu'elles vivent,
elles reconnaissent leur voix
aux cris rauques et acides
— sont-elles donc si âgées ?

Les ailes battent aussi alertes
que celles des jeunes oiseaux
qui viennent d'apprendre à voler;
elles sont noires comme le jais
et blanches comme l'écume,
un éclair bleu luit sur leurs plumes...

Et quand les femmes des chaumières
branlent la tête sur leur porte,
toutes ridées comme les pommes
que l'on garde au fruitier l'hiver,
bien plus vieilles qu'elles, les pies
autour de l'arbre, planent et s'amusent,
indéfiniment rajeunies
de vivre si près de l'azur.

Aux fourrés épais
de genêts rigides
et d'ajoncs piquants,
les nids de reptiles sont vides,
car aux feuilles transparaît
le soleil qui goutte,
tiédit le gazon
et pâlit la mousse.

La couleuvre bleue
et l'orvet
cueillent des insectes
ainsi que feraient

de leur bec
au vol
des oiseaux heureux :
les vipères dorment.

Elles ont quitté
le guet sous les pierres
pour le chemin nu
cassé de lumière
et se sont roulées
en boule frileuse
sous le midi cru,
ou bien de tout leur long étendues,
paresseuses...

Ligne ondulante
barrant le sentier
ou rameau noir tombé des branches
— que le voyageur se garde ! —
amas blond doré d'écailles
au bord du champ,
petit tas de feuilles séchées
ou de sable
— que n'y touche le passant ! —

Sinon, le rameau se dresse,
les feuilles tassées frémissent
le sable prend forme et s'anime ;
à la tête aiguë
la langue s'effile
et la queue remue...

— Mais si on les laisse
elles restent là
bien inoffensives qui dorment
parmi les débris du bois
comme des ramures mortes.

Le champ de colza
semble saupoudré
d'un nuage de soufre fin,
vieille soie passée
dont l'ancien éclat
sous le jour s'éteint.

Près du lin et de l'œillette
(flamme bleue,
flamme violette)
la sienne est dorée,
annonçant déjà un peu
la lampe jaune des veillées...

Car le colza fane vite,
il monte en branchages blonds
chevelus comme du chanvre
et porte en ses graines l'huile
dont on emplira les lampes
au fond des maisons...

On le bat à même l'aire,
on en fait des bottes craquantes,
fourrage maigre, dure litière;
on arrache les racines
et on les brûle pour finir,
car leur cendre est fécondante.

Comme pour flamber un porc,
de loin en loin sont allumés
de petit tas;
le soleil est mort,
le soir tombe:
et par la flamme huileuse du colza
la plaine est très timidement éclairée
comme à la lampe...

Au couchant miré
un pourceau se vautre
dans la fange d'or;
sans ternir la mare
le lourd limon glauque
du fond remué
monte à la surface,
et tout luisant le pourceau sort...

De soie blonde et rose,
autour d'une ordure
les dos bombés s'entassent,
pareils à des sacs
qu'on sort du moulin,
et l'on s'étonne
de voir les groins
se relever tout frais et tout purs.

Humants et sonores
par la cour
ils cherchent encore ;
les ventres traînent,
les oreilles pendent,
la queue au tronçon court
se noue en boucle et se dresse :
les cochons, ivres de graisse,
roulent sur le ventre.

Mais au fond de l'étable
à la porte trop basse,
comme une niche, un placard, une cave,
les truies massives et lasses
s'enfoncent dans la paille...

Et de leur retraite noire
elles jouissent du crépuscule moins doré
où les porcs baignent
et bientôt saignent,
comme d'une blessure cachée
emplissant de pourpre la mare.

POÈMES DE LA PLAINE AU SOLEIL

A ANDRÉ GIDE

La plaine nue, la plaine toute simple, la plaine,
rien n'est beau comme la plaine sous le soleil.

— Il fait grand jour
et la nuit nous hante :
au dos des bourgs,
au pied des arbres,
l'ombre pousse comme une plante,
cernant les bois de son fossé d'eau noire,
tachant les plus blanches murailles
et les versants fleuris qui regardent le nord :
midi luit et la nuit se débat encore.

Elle vit aux fourrés sombres,
par lambeaux pris aux épines;
elle se fige au creux du val
et dans les bouquets d'arbre tremble:
la nuit veut une part égale
de la veille joyeuse où les choses revivent,
elle la prend à grands coups d'ombre.

— L'ombre est fille du soleil,
elle est la clarté des rêves;
son charme peuple les bosquets
et les charmilles creuses,
elle se couche le long des haies
et protège les grands chemins
pour les siestes et les promenades rêveuses:
elle a des fraîcheurs plein les mains.

Elle s'avance à pas bleus
avec son écharpe traînée,
elle mire le ciel bleu;
mauve, elle flotte en buées
ou violette, pèse en nappes sur les lointains;
de rose effeuillée sur le sable fin
et d'or vert sous les feuillées,

profonde comme un velours aux bois,
sur les prairies légère comme une soie.

L'ombre est de la lumière qui coule
comme le flot discret d'une fontaine sourde;
loin que les yeux en soient brûlés
elle adoucit le regard qui la voit.

— L'ombre est lourde,
sa retraite est une prison;
elle enserre l'horizon
pour étrangler le val clair,
glissée sous toutes les pierres,
à tous les détours, les talus,
en ruse,
enlaçant bois et rivières,
jardins, demeures et rues;
et l'on pense qu'elle s'amuse
et elle corrompt la terre.

Que me font ses caresses longues et ses chants
lointains, nocturnes et lents?
dans les trop molles rêveries

sous les ramures trompeuses et obscures
faut-il perpétuer le mensonge des nuits ?
je me suis éveillé pour contempler le soleil pur.

La plaine nue, la plaine toute simple, la plaine
rien n'est beau comme la plaine sous le soleil.

Elle s'en va, mer sans vague,
jusqu'à l'horizon éternel
qui se recule à mesure qu'on approche ;
on ne sait ce qui la borne
tant les collines sont basses ;
elle se fond avec le ciel
en une ligne indéfinie
toute droite et tout unie :
et bien qu'elle change à chaque pas,
sa beauté est de paraître
identique ici et là,
comme continuée sans cesse.

Elle ignore les vains secrets
que cachent dans leurs replis
les monts brumeux et les forêts nocturnes ;
elle offre aux yeux, sans voile et sans apprêt,

sa grande face de vérité,
et l'on y marche sans défiance
comme dans une certitude.

Si tu veux voir le soleil,
tu n'iras pas dans les contrées,
où les montagnes creusent des cirques
avec des gardes de rochers;
le peu de soleil qu'on y voit
est un soleil misérable
qui tourne son lourd esclavage
pour prendre dès qu'il peut la fuite ;
tu n'iras pas dans les pays de bois
où le jour brusque fait des trous
tristes comme des puits sous la lune blême,
le vrai soleil luit près de nous.

La plaine étend son immense salle claire
qui n'a que des baies pour murailles,
large ouvertes à la lumière :
et quand le soleil qui passe
les voit si grandes,
avec ce geste d'accueillance
où les horizons arrondis

feignent la courbe de deux bras,
sans rien laisser au dehors de sa joie,
le soleil entre.

Tout le soleil tient ici ;
son éclat ravivant les couleurs dispersées
des luzernes, des argiles et des blés,
sa chevelure défaite sur les champs
en longues ondes blondes et rousses ;
et les récoltes sont trop douces
pour ternir de quelque ombre basse
l'absolue pureté de son libre éploiement.

La plaine est pétrie de soleil :
les morceaux de craie blanche brûlent ;
aux frais labours rougeoient des braises ;
la netteté des formes vous effraie,
car les choses les plus éloignées
semblent tout près,
et nul ne songe que puisse venir le crépuscule :
est-ce que le temps ne s'est point arrêté ?

On n'imagine pas de lieu
plus recueilli et plus splendide aux labeurs nobles,

et la faux que balance l'homme
ne peut faucher que selon le bien ;
les enfants vont sans savoir le chemin
ils n'ont pas peur, et jamais ne se perdent,
car autour d'eux tout est sans tromperie,
tout est franchise, tout est soleil.

Et les cils joints
par-dessus les yeux éblouis,
sans vouloir rien admirer ni connaître
hors la clarté épanouie,
par la plaine nue et simple et sans fin
je marcherai dans la lumière.

LES RUCHES

Les ruches sont au fond du jardin
loin de la maison,
loin de la route,
pour que les passants n'en approchent point,
pour que les enfants ne les touchent
et ne s'y piquent les mains,
et que les abeilles soient libres et douces.

Elles s'adossent à la haie
nouée de jonc, d'osier et fleurie d'aubépine;

elles sont de petites cabanes
à toit pointu de chaume clair,
perdues là-bas en pleine campagne,
retraite de rêve aux simples exils
et on ne les sait pas si près.

Elles ne voient pas la maison,
elles se cachent au fond d'une pente ;
elles ignorent si les enfants
jouent et chantent dans le village ;
à peine leur parvient le son des cloches grêles
ou le galop de charrettes bruyantes ;
elles ont les moissons qui poussent derrière elles.

L'air est très vif,
il joue alentour
et elles s'en aiment fouettées ;
le soleil est très chaud,
il les baigne ;
elles ne connaissent d'ombre que celle
qu'elles dessinent à leur pied
et qui tourne tout le jour

comme une lente aiguille bleue;
on dirait des gâteaux dorés
que le soleil cuit à petit feu.

Il les éveille
d'un vol de rayons par la porte basse,
et les vols d'abeilles
un à un
mêlent leur or vibrant au sien;
puis la brise les disperse,
chacune s'envole sur le jardin
et l'on ne distingue plus qui chante
les ruches ou le matin.

Telle s'en vient jusqu'au chèvrefeuille
qui tapisse la maison;
telle butine les capucines du perron
couleur de jour,
et telle entre par la fenêtre;
telle bourdonne sur les tilleuls
et toutes ont des ailes légères de caresse.

Elles passent à ras de terre
en frôlant les fleurettes basses des bordures,
les œillets de Chine et les pâquerettes;
elles volent de l'une à l'une,
et celles-ci sont sur les roses,
et celles-là sont dans les lis :
le chant s'est éteint dans les ruches chaudes,
les ruches endormies ronflent dans le fond des calices.

Aux derniers rayons, les abeilles sortent;
elles font un nuage d'or en secouant
leurs ailes sucrées,
elles sentent bon
comme les fleurs qu'elles ont pillées,
et elles rapportent un peu du jardin
à leur demeure,
pour que fleurent encor sa grâce et son parfum
au miel ensoleillé des hivers sans bonheur.

Le long de la haie,
en pleine campagne

dans l'air libre qui les vêt,
clochers laborieux où sonnent les épargnes,
sans souci des jours ni des mois,
en un ronronnement éternel de rouet,
les ruches distillent de la joie.

LES FOINS

A ma sœur.

La mort, dit-on, coucha le pré :
le pré embaume.

Le soleil l'a trop visité
au temps de sa verdeur nouvelle ;
lui, l'accueillit de mille aromes,
des sucs coulant au creux des herbes,
de la rosée posée aux fleurs
qui prend le parfum des pétales,
de son ombre et de sa fraîcheur :
mais le soleil tarit les sources végétales...

Le pré venait à sa rencontre, ingénument,
comme les champs et les parterres,
avec ses mousses, ses gazons,
à ras de terre ;
mais il n'avait de moissons à dorer,
il était pauvre d'églantines,
le pré a désiré trop luire,
le soleil ne l'a que fané.

Les bœufs l'aimaient grave et humide,
pour s'y plonger et disparaître ;
l'enfant qui les menait paître
s'y étendait de tout son long,
et la moindre fleur un peu tendre
— bouton d'or, centaurée, chardon —
lui souriait si clair dans l'ombre
qu'il courait l'admirer bien vite.

Pourtant les troupeaux, ni leur guide
n'y retourneront désormais ;
la litière des foins est rude
à qui s'étirait d'habitude
sur un souple gazon que le corps modelait !
moins vertes, puis jaunes, puis grises

les herbes se décolorent,
un miel boueux sur le pré se délaie;
qui trouvera des boutons d'or ?

Nul n'a voulu cueillir
les fleurs sans grand éclat
durant leur vie;
nul n'a voulu sentir
les senteurs sans grand prix,
sans doute,
qu'elles avaient déjà;
on passait gaîment sur la route
et l'on ne s'arrêtait pas là.

Mais la faux les a sauvées
d'une trop lente agonie;
faute des doigts de jeune fille
qui ploient et brisent les tiges
pour que des bouquets assemblés
aillent parfumer les demeures,
elle les a toutes cueillies
d'un coup, en même temps que l'herbe,
et les voici qui se meurent
couchées doucement au soleil.

Des bouquets défaits noient le sol;
le foin sèche à la surface
par petits tas;
bientôt rien ne restera plus
des trop naïves corolles !
auront-elles si peu vécu,
hors de la force et de la joie,
et sans que seulement la campagne le sache?

Faner donc! s'abandonner
chacune à la dernière place
où le hasard l'aura jetée,
tranquille!
— mais la fourche l'a reprise
et retournée;
tour à tour enfouie et découverte : hélas!
mourir dans le chaos des fenaisons qu'on brasse!
. . . .

Ainsi, la mort coucha le pré...
— le pré embaume :
des fleurs à moitié expirées
vient de s'exhaler un parfum puissant;
le rire et l'éclat soient fauchés,

les couleurs perdues dans le pré mouvant,
pourra-t-on faucher les aromes ?

Plus sains que l'air
ils purifient tout ce qu'ils touchent,
la terre charmée les respire
ainsi que la nouvelle aurore au fond des cieux;
avec leurs mines d'orphelines
les fleurs y semblent étrangères,
est-ce du pli fané de leur petite bouche
que pareil souffle sut éclore ?
et les champs jaloux s'interrogent
sur la douceur du vent qui se joue autour d'eux.

Certes ce ne sont pas les jardins ni les blés;
ils ont su porter, d'âme si allègre,
ainsi qu'une parure ardente
le vermillon et l'or du soleil
fatal aux prairies plus tendres,
que leur attitude en est restée fière,
et quelle onde infinie de simplicité
dans les parfums nouveaux a caressé la terre!

Il n'est rien d'assez simple au monde,
parmi les floraisons, les pulpes et les grains;

fouillez la plaine la plus longue
et la plus profonde vallée !
pour fleurer ainsi
il n'est rien,
sinon la grâce ignorée
des modestes fleurs de foin...

Des sources peuplent la montagne
au dégel, sous les rochers,
qui les connaît ?
mais lorsque le grand fleuve naît
de leurs petits flots mêlés,
alors on s'aperçoit seulement de leur charme.

Ainsi les discrètes senteurs
qui ne dépassaient pas le niveau des gazons
et qu'on eût reconnues si pures
en se penchant un peu sur elles,
ainsi les senteurs d'heure en heure,
n'ayant cessé d'attendre
la charité d'un insecte passant
qui vînt les prendre,
voient tout le passé qu'elles furent
surgir en gerbes souveraines,
au dernier jour, pour convaincre les champs.

Si d'un seul coup furent cueillies
les fleurs de pré,
faute de doigts de jeunes filles,
et grâce à la faux qui délivre
toutes les senteurs de leurs vies :
faute d'avoir été à mesure senties,
d'un coup les fleurs auront fleuré,
tant que les champs en seront ivres.

Au murmure de leurs parfums,
elles racontent leur existence
et la revivent;
sans plainte et sans regrets vains,
sans amertume dolente,
elles la chantent,
comme elle fut, très naïve :
les tendresses méprisées,
les délices méconnues,
les joies de l'amour refusées
et peut-être le bonheur
de ne les avoir pas eues.

La solitude a sa douceur
si le destin vous y cloître ;

elles n'auront jamais tenté
de s'élever ou de s'accroître
au delà de leur destinée :
elles naquirent petites fleurs
à la retraite des herbes hautes ;
pourquoi seraient-elles sorties
de l'humilité des prairies ?
elles eussent pleuré d'être roses.

Piquées aux cheveux, ornant un corsage,
sur la cheminée garnissant les vases,
elles auraient parfumé
peut-être une femme, à peine une chambre :
pour prix de leur humilité,
avant de mourir, les fleurs tendres
auront parfumé toute la campagne...

Avec les foins secs elles seront liées
et dormiront leur dernier somme
au fond des granges ;
à l'étable elles seront savoureuses et bonnes
parmi le fourrage des râteliers,
sans que les vaches rassasiées
soupçonnent même leur présence.

Humbles dans la mort comme dans la vie,
et ayant traversé l'été
sans prendre part aux jeux des plantes,
au sein de leur bonheur caché
elles se glorifieront de n'avoir jamais lui
pour d'autres que pour elles-mêmes,
et de n'avoir, en s'en allant, laissé
de leurs secrètes existences
qu'un souvenir dont parlera longtemps la plaine :
celui d'une prairie brûlée qui faisait peine
et qu'on croyait sans floraison,
mais qui mourut un jour de fenaison,
en laissant s'envoler de ses mouvantes herbes
des parfums de douceur, de simplesse et de miel.

LES PANIERS

A Tristan Klingsor.

Les enfants qui vont nu-pieds
et qui vendent des paniers
charmants comme leurs gestes et leur âge
passent chaque été dans le village...

La voiture de bois à petits volets
est près du talus comme une maison,
le cheval au bout de sa longe

broute l'herbe courte et pâle,
un feu brûle misérable
et les enfants bruns à cheveux longs
se laissent cuire au midi qui plombe ..

Par l'oseraie
pleine de ruisseaux
ils sont passés à la nuit;
furtivement, ils ont cueilli
pour mettre en bottes et en faisceaux
les osiers bruns,
et nul ne s'en doutait le lendemain
— car ils étaient partis loin
avec les bottes pelées et blanches,
comme le petit jour sur les pentes...

Deux à deux ou plus,
ils les prennent
les tiges encor humides,
et ils les mêlent
de leurs doigts fluides,
et ils les tressent,
activement et simplement,
comme de pâles cheveux blonds

en nattes gaies,
et jouent et se pressent
au caprice souple des claies...

Ils vont si vite
parfois,
dans l'ivresse du rythme
où les baguettes ploient,
que l'on ne distingue plus leurs doigts
des osiers clairs,
ni les osiers clairs du soleil qui passe
à travers les mailles,
et que l'on croit
qu'il font des vanneries légères
de chair, de soleil et de bois...

Les paniers ovales,
les corbeilles rondes
qui tournent comme dans une ronde;
l'anse par-dessus
comme un pont jeté
sur le gouffre au fond ajouré,
et les vans larges,
et les hottes,

en tas,
et les enfants partent chargés,
pour la quête de porte en porte...

Une montagne légère sur le dos
et une rangée à chaque bras ;
l'osier qui crie à chaque pas
comme pour convier derrière les murs clos
les fruits qui mûrissent encore,
et les enfants appellent haut...

Voici les cages
pour les étés,
les cages des pêches velues
des figues sombres et des cerises lisses,
voici les cages serrées
pour les rires joufflus
aux interstices
des pulpes mûres des vergers ;
voici les cages à fruits,
les paniers sont des prémices...

Les paniers vides
on voit au travers,

les paniers pleins
on voit les légumes
et les provisions du marché,
les paniers légers qu'on agite
en allant à la mousse ou aux fraises,
et les paniers que mouillent les lessives...

Une vieille achète une corbeille
pour mettre ses aiguilles et sa laine ;
une jeune fille pour coucher les fleurs
qu'elle va chercher aux prairies,
et quelque autre qui ne sort pas
pour la pendre dans sa demeure
comme un clair objet de joie...

Car les paniers disent les récoltes
les routes allègres et les chemins doux
et tout ce qui les peut emplir
du mai à l'août,
des espoirs et des jeunesses,
et la blanche clarté des enfants qui les tressent ;
c'est la cage faute de l'oiseau
pour éclairer la maison triste
et en somme quelque soleil...

Ils valent peu,
c'est ce qu'il faut,
aussi tout le monde en achète
aux enfants qui vont nu-pieds
et que l'on accueille quand même,
parce qu'ils vendent des paniers
comme des promesses...

LE JARDIN

A André Ruijters

C'est la fête des pollens !
toutes les fleurs sont amoureuses...

Elles n'iront joncher les pas
des processions chrétiennes
ou fleurir l'autel de Marie,
comme au mois
des roses blanches presque sans plis
et des églantines pieuses...

Les vierges n'osent plus les cueillir,
dès qu'elles s'en sont approchées;
déjà leur parfum seul les trouble;
ah ! les roses sont bien changées
à la modestie du parterre ;
les plus blanches sont devenues rouges,
ou bien, sans presque rosir,
ont pris la couleur de la chair :
mais leur fausse candeur est pire...

Hier, on les eût effeuillées
du bout du doigt,
ou, sans même les toucher,
au vent d'une robe qui passe ;
elles étaient si délicates
qu'on les aurait crues sans poids,
et les voici, semblables à des fruits
qui ploient les branches aujourd'hui
de la pulpe tassée de leurs feuilles opaques...

Les pivoines, aussi, sont lasses,
elles s'affaissent de langueur ;
les iris flottent,
abandonnés à la brise,

7.

les œillets endormis et les héliotropes
de leur propre senteur se grisent,
tandis que ruissellent les grappes
des glycines pâlies dont la volupté pleure...

Autour des tiges aiguës
les glaïeuls en valse tournent
et s'étourdissent,
lentement se déplient les lis
comme on s'étire,
et les lis s'ouvrent,
lampes de porcelaine où la flamme pétille,
pour montrer, dorée et velue,
l'impudeur de leurs longs pistils...

Il n'est plus une fleur d'azur :
aux géraniums écarlates
des pétales tombent,
les chèvrefeuilles croulent du mur,
aux orangers les boutons claquent
et les clématites qui montent
en volutes de parfums,
font pleuvoir les trop lourdes ailes

de leurs corolles
et délivrent le frêle essaim
des étamines qui s'envolent :
blondes abeilles !

Un frisson secoue les lianes,
les corolles sur les tiges tremblent,
certaines meurent,
et voici dans le dernier spasme,
les pollens projetés des fleurs
obscurcir le jardin de leur vapeur féconde...

Si l'amour a fané les roses,
d'autres roses en seront nées
pour le connaître à leur tour,
et l'amour est perpétué
par le baiser d'or et de miel,
qui, d'un bout du jardin à l'autre,
glissant sur les rayons du jour,
unit les fleurs les plus lointaines...

Les messages de volupté
partis des lis vont souiller les lis

par-dessus cent autres corolles,
toutes attendent et toutes donnent,
et les semences vont, mêlées,
dans un caprice ;
qu'importe la fleur qui l'envoie !
toute caresse qui vient est bonne
puisqu'elle apporte de la joie...

Les fleurs s'aiment sans se connaître
et à travers l'air, se baisent
leurs senteurs comme des lèvres :
les amours des fleurs sont légères !
seules les roses gonflées de sang
espèrent des étreintes plus fortes,
elles s'appellent de cris fébriles et très longs,
se cherchent, s'attirent, se rapprochent...

Celles des corbeilles et des massifs,
aux allées diverses,
échangeant leur âme,
s'ignorent ;
puis, de plus près, elles se reconnaissent
par-dessus d'autres, à leur tache d'or
pourpre, crème, ou violette
et savent où s'en va leur âme...

La brise languit et s'arrête;
le pollen d'un bond plus court
joint des rosiers,
par-dessus l'allée;
les abeilles et les guêpes
offrent leur aide
et, reposées à chaque étape du chemin,
au bout de leurs pattes gluantes,
d'un rosier au rosier voisin
portent le germe des naissances...

Puis sur un même rosier
les roses folles dansent en rond,
de l'une à l'autre court le baiser
et ce n'est qu'un jeu d'enfant;
le rond se serre, elles se touchent,
tressant une guirlande ardente avec leurs bouches,
et se pressent en un bouquet
autour de la même tige,
comme des filles
autour d'un secret...

L'une sur l'autre elle s'écrasent,
une seule étreinte en joint dix;

elles se mordent à la face,
et sans insectes ni brise,
le pollen est renversé
comme d'un vase dans un vase
d'une corolle de fleur penchée
dans l'autre...

Elles se pénètrent, se fondent,
tant que chaque rose hier simple,
compliquant à l'infini
le labyrinthe des replis,
contient cent corolles de roses,
fleur multiple, touffue, profonde
qui n'est elle-même qu'une étreinte
et garde ses amours encloses...

L'amour des fleurs a dépassé l'amour des hommes :
si telles s'aimèrent comme en rêve,
de loin à travers l'espace,
les roses, sans sortir d'elles-mêmes,
tressaillent de l'étreinte étroite de deux corps,
échangeant leur propre semence,
fécondées par leur propre joie et maternelles,
jusqu'à ce que leur cœur éclate
de l'âpreté d'une volupté incessante...

Et le parterre étourdi de tumulte
où les pollens sont en fête
volant des clématites aux pivoines,
des iris et des héliotropes aux lis,
le parterre noyé de brumes d'or admire,
au bout des tiges nues et raides,
la sérénité des roses qui planent
dans une entière solitude,
purs fruits inattentifs à l'orgie qui les cerne :
mais leur aspect froid, immobile et grave
cache le feu des plus beaux baisers de la terre.

LA MAISON

A Henri de Régnier.

Je veux me bâtir une maison
à la porte du village
qui soit un sourire sur la route.

D'autres maisons sont grises et lasses
et font pitié;
on les passe, quelque année,
à la chaux candide
et on repeint en brun les poutres;
mais elles gardent sous le fard
la vieille attitude triste
des choses pleines de souvenirs;

et la mienne je veux que l'on puisse la voir
comme une fleur nouvel éclose
sans songer à autre chose
qu'à son accueil blanc parmi la nature...

Les vieux parlent sur leur porte
de leur ferme, ou de leur cabane
ils en disent l'histoire et l'âge
et comment elle fut construite;
et hantés de ces ombres mortes,
ils oublient que le soleil luit :
je n'élèverai pas aux rues ni sur la place
ma maison basse,
bien que le soleil y vienne à midi...

Je choisirai un petit champ
avant la ferme ou le village cesse,
de façon que les passants
voient ma demeure la première
et que l'aube la rencontre avant toute autre,
elle sera un peu isolée,
assez pour se croire en plein champ,
ni trop pour entendre aussi le clocher
et les coqs et les enfants.

Je choisirai un petit champ de friches,
quelque ancien jardin délaissé
que mille herbes folles recouvrent
et purifient de son ancienne destinée;
mêlée d'argile et de silice,
la terre en sera grise ou rouge,
en vingt pas j'en ferai le tour,
les maçons se mettront au travail dès le jour,
tout un printemps alerte,
et pour l'été ma maison sera prête...

Ils creuseront des fosses profondes
pour qu'elle tienne mieux au sol
de ses racines de grès sombre
et de sa cave à soupiraux,
et on la prendra tout d'abord
pour un tombeau
à l'éternelle demeure de la terre...

Mais voici les tombereaux
au cheval lent comme aveugle,
le front pris entre les œillères de cuir noir;
ils viennent lourds de pierre et de sable
pour partir légers et sonores

et recommencer le voyage;
ils se renversent, le sable croule en torrent d'or
et bruit comme une averse sur les feuilles.

Le sable mouillé fait un tas;
il vient des carrières humides
qui déchirent le flanc des campagnes;
il y luit des coquillages
que les enfants guettent et prennent,
et l'on décharge un à un
les blocs de craie bien taillés
là-bas à même la terre
par les grandes scies qui strident,
et les briques au vernis brun
durcies aux fours dont les fumées
pavoisent diversement les lointains.

D'argile rose
et de craie blanche
ma maison bâtie sur la terre
ne soit que de la terre encore,
de la terre chère
des champs alentour,
de celle foulée chaque jour

et modelée à votre route,
qu'on aime pour la voir éclore,
blanche ou rose,
aux carrières ou aux labours...

Elle pousse peu à peu comme un champ
en claire couronne;
les briques s'unissent et s'ordonnent
comme des pétales à une fleur,
les craies y mêlant leur caprice;
les murs sont moins hauts qu'un enfant
et déjà la demeure invite
d'un joli sourire de dents
à de jeunes gencives...

Au lien de mortier jeté
elle grandit vite,
comme une chair en puberté;
elle monte, elle monte
ainsi qu'une folle plante
le long des grands mâts qui dressent
autour d'elle leur cage blanche;
en escalade de l'azur peut-être
elle monte, elle monte...

Les truelles chantent
et les hommes sifflent,
tout affairés autour d'elle
par les planches et les échelles,
et la caressent et la polissent;
les baies écarquillent le vide de leurs yeux
au soleil qui sèche à mesure le plâtre,
les murs tendent des bras pieux
adorativement vers l'astre
et l'astre l'inonde et la baise
de son lumineux baptême...

Dans les chants, les rires et les labeurs
la maison de terre vêtue de candeur
s'élève dans le soleil...

Elle toucherait le soleil sans doute
et pourquoi non?
qui l'arrêterait?

— Oiseau rose, oiseau blanc
posé sur le bord de la route
oiseau d'essor fou,
faudra-t-il couper ces téméraires ailes

pour que vous ne quittiez votre mère la glèbe ?
non !.. l'humble oiseau berce à l'air doux,
près de son arbre, un humble rêve...

Un étage pour voir de plus loin
avec un grenier pour les fruits
et pour la lessive les jours de pluie ;
sur les charpentes noueuses
un petit toit à cheminée
dont les tuiles rosées seront moussues plus tard,
un toit débordant comme un chapeau large
avec beaucoup de coins de bon abri
pour que s'y lovent le plus de nids
et que la maison soit coiffée de feuillage,
un toit léger sur un seul étage.

Et les marteaux cogneront longtemps
et les rabots gémiront
comme des âmes,
en faisant sonner les murs
pour les portes et les serrures
et les gonds et les auvents,
pour les gouttières en guirlande
qui dessinent les arêtes,

longent le toit et descendent
jusqu'au ruisseau
en bel éclat de zinc net...
... puis le treillage et le banc
et le petit jardin carré
clos de haie,
alors le bouquet sur la cheminée
lancera ses rubans joyeux dans le vent,
et l'on viendra voir la maison finie...

Elle est jolie
ainsi baignée d'or
avec ses murs minces et sonores;
sur le décor de la ferme au murs gris
elle fait une tache d'éclat,
et quand le soleil est là
(tout le jour puisqu'elle vit seule
sans arbres pour la voiler)
vers midi elle vous aveugle
de sa chaux brulée...

C'est une auberge à tous les errants du chemin,
la borne de joie au seuil du village
le geste d'accueil qui appelle :

les maisons neuves sont belles
comme des arbres
et simples comme des linges fins...

Les doux regards de ses fenêtres
montrant des échappées d'azur!
le quadrillage charmant de bois
qui morcelle le verre
en petits rires purs!
comme une aigrette sur le toit
la fumée des grandes flambées qui sèchent
et l'invite sans mots de la porte entr'ouverte!

Tous ceux qui passent la regardent
elle attire comme une femme
et ceux qui vont autre part
font un détour pour la voir :
et au miroir de sa fenêtre
de l'aube au soir
tout le village défilera, hommes et bêtes!

Les charrues nettes,
les voitures pleines,
les foins et les pierres;

les troupeaux à claires clochettes,
les refrains et les fouets,
les vieilles allant au bois sec,
les filles aux glanes rousses,
les hommes au labour,
et les mendiants qui toussent
avec les besaces vides,
et les enfants qui sourient au vide...

Elle saura la joie du village et des champs,
le chant de la faux et de la fourche
et les silex qu'on casse sur la route,
les portes des étables qui grincent,
les poules accroupies qui couvent,
et ma maison au jour le jour
vivra la vie des chardons et des simples...

Maison de terre
remplie de soleil,
maison de vie
débordante de joie,
elle ne vieillira pas
comme ses pareilles
et elle sera si légère

de ses poutres sveltes et de ses briques
qu'un jour si la chaux s'effrite
et si l'ombre descend sur elle
au lieu de rester boiteuse et vivante,
elle s'en ira dans le vent,
comme une motte séchée
en poussière blanche,
ainsi qu'une fleur morte en son printemps,
car elle ne peut vivre que jeune et douce,
puis je la quitterai sans larmes...

Je veux me bâtir une maison
à la porte du village
qui soit un sourire sur la route.

LES MOISSONS

A Maurice Cremnitz.

Le rythme des moissons emportera la plaine :
déjà monte le flux des herbes,
ainsi la mer basse aux sables en pente
insensiblement;
des champs nouveaux sourd un murmure vacillant :
il faut que s'écrient les moissons tonnantes.

Les pousses inclinées s'écoulent
comme autant de filets de séve ;
le zéphir tour à tour les courbe
suivant des cours contraires mais communs
et vers un semblable destin
semble s'enfuir tout le sang de la glèbe.

Les champs divers se fondent tous
en une prairie sans limite, si recueillie
que nul troupeau n'ose y brouter ;
elle est verte et bleue, plus haute et plus douce,
et les fermes accroupies,
bétail géant, s'assoupissent pour l'oublier...

En un ténu froissement de feuilles,
on entend les blés qui poussent;
on pourrait presque les surprendre
en les fixant un peu longtemps;
ils soulèvent d'un geste tendre
les insectes qui s'émeuvent
d'avoir tressailli sans raison,
on s'étonne bientôt de ne plus voir la route...

La route peu à peu s'encaisse
comme un chemin creux,
les talus de prairie atteignent
presque la taille des roseaux,
et fleuve sans eau,
la route à mesure s'abaisse,
pour couler entre eux
comme entre deux berges...

Parmi les champs noirs
les poudres dorées
dessinent le réseau multiple
de la route et de ses chemins :
si clairs seront les champs demain
que l'on pourra voir
la route foncée
charrier des poussières tristes...

Car, sur les fontaines de sève
s'ouvrent les sources du soleil,
et les jets aux rayons se mêlent,
le sol et l'espace s'unissent,
pour que l'air soit témoin des belles hyménées,
par quoi mille vertus s'éveillent
à la monotonie rampante et magnifique
des prairies de froment aux verdeurs déroulées.

Toute molle de clair de lune,
l'avoine a blémi rêveuse
de son teint discret de fenaison fraîche ;
— le moindre vent la fait frileuse —
elle porte plus de jeunesse
qu'à ses premiers jours,

et, voilée de petites brumes,
on dirait sans cesse qu'elle court...

Dans leur paix tendre d'émeraude,
au bout des gerbes hautes
où les enfants qui passent
prennent de verts pipeaux,
les blés tressent encore en nattes
de longs épis,
tandis que déjà blondissent les orges
jusqu'à l'éclat des miels nouveaux
et que les seigles les ont suivies
à leur lumineuse exode...

Et les blés blonds et fluides
apparaîtront encor pâles
lorsque les orges seront d'or;
et les blés d'or rigide
resteront frivoles encor,
quand les seigles barbus retourneront vers l'ombre,
traînant des reflets de métal
à leurs lacs pesants de cuivre et de bronze...

Si la fleur des blés, trop discrète,
n'a pas lui,

les sarrazins écument
de leurs houles fleuries,
ainsi la crête
des vagues rudes,
et les tiges sont plus saignantes
de balancer des ondes blanches...

Avec les sarrazins si les champs rapetissent
soudain les champs deviennent forêts
au jaillissement des maïs,
épanouis comme des plantes tropicales,
les panaches peignent leur duvet
au vent qui ne sait pas courber l'élan des lances,
et les plaines, au sud, vers des plaines descendent,
jusqu'aux contrées où le sucre se forme aux cannes,
enfermé là comme la moelle dans les os,
où les riz mûrissent dans l'eau
et les maniocs succulents dans le sable,
et la plaine infinie du monde
s'en va, bariolée de toujours neuves céréales...

Or le grain naît :
l'étendue est religieuse;
le courant des moissons s'arrête,

toute leur force est concentrée au lieu secret
où se préparent les autres forces filiales,
pour les étés prochains, également joyeux;
des champs méditatifs s'apaise l'allégresse
et sous leurs attitudes graves,
un rire plus profond couve aux grains qu'ils caressent.

Le grain durcit et s'enferme,
il s'allonge en fuseau,
se fend en long comme d'un sexe
d'où jailliront les récoltes futures ;
la graine est déjà maternelle
avant d'être sortie de l'épi encore gros;
dorée, ou grise, ou noire, suivant l'espèce,
la graine sera bientôt mûre...

Le silence a chanté la pureté de l'acte;
la paille immobile a cuit comme le pain;
le froment s'est tassé au grain;
Dieu a passé sur les moissons agenouillées :
la paille crie et le grain craque,
les champs sont mûrs, que les hymnes soient réveillées...

Voyez ! la clarté monte de la terre,
glorieuse de sa fécondité de mère,

divine à jamais pour avoir créé;
les rayons du jour semblent retournés,
hérissant les champs de pailles rigides,
nues comme eux, lisses et vides;
l'été a semé follement dans le sol
les gerbes de soleil craquantes et figées,
la flamme ardente a détrôné les herbes molles.

Et pour que le chant de triomphe
mûri avec le grain dans le recueillement
soit aussi grand que la plaine exaltée ,
le vent frôle pour le chanter
les pailles de toutes les moissons,
cordes tendues de cette lyre immense
que la terre, au bout de ses bras, élève et tend...

Les avoines chuchotent très bas
comme des sources et sans cesse,
à mi-voix,
et leurs fins grelots d'argent tintent
des notes étouffées et grêles,
tandis que de voluptueuses plaintes
se traînent sur les seigles épais
aux barbes soyeuses comme des archets

et que les orgues retentissent
dans la forêt ample et sonore des maïs.

Le zéphir comme un enfant
souffle dans les tuyaux de blé ;
il appelle à son de musette
les bandes de cailles cachées,
et chaque caille lui répond
d'une même voix de tête,
tandis que les cortèges de grillons
entre les touffes, de motte en motte,
au plus profond des blés tremblotent
une petite chanson très douce,
mais comme ils se mettent à la chanter tous
elle s'exhale de la plaine entière en rumeur :
c'est le ronronnement d'éternelles crécelles,
l'hymne s'envole à larges ailes,
ainsi qu'un oiseau de splendeur...

Seules, s'y célèbrent les récoltes
dans le dédain de l'air, de l'azur et du jour,
ivres de vie, de santé et de force,
ivres d'elles ;
et elles courent et elles courent

au grand cirque de la plaine,
fuient au sud, reviennent au nord,
toujours plus vite et sans effort,
dépensant leurs existences merveilleuses,
comme les troupeaux de buffles migrateurs
qui vont pour aller, sans but
par les landes aventureuses
et laissent déborder l'excès de leur vigueur
dans le flot répandu des inutiles luttes...

Couchés sous le vent,
ventre à terre,
ils vont,
les blés, les maïs, les orges, les seigles,
au vertige croissant d'une course sereine;
pareils à des poitrines palpitantes,
suivant des souffles larges et rythmiques
qui les abaissent et les gonflent,
ils rampent et soudain avec l'hymne, bondissent,
et la plaine entraînée se cramponne à leur bond,
car la vigueur cabrée de leurs gerbes vermeilles,
malgré les grains, subtiles à l'égal des rayons,
veut jusqu'au fond des cieux rejoindre le soleil.

LE MARAIS

A Francis Jammes.

Limosoque palus obducat pascua junco
VIRGILE (Ecl. I.)

Le beau corps mûrissant de la plaine a sa plaie.

Dans l'éperdu concert des choses
qui célébra la bienfaisance de l'été,
un champ aura jeté son cri de douleur vraie
et de sa misère payé
le bonheur des blés et des roses...

En répandant ses dons d'éclat et de saveur
l'astre n'a pas détruit, hélas! toute tristesse;
ses rayons prodigués pâlissent et se meurent
sur le marais éternellement terne,
pauvre à jamais de fruits comme de fleurs...

L'eau brumeuse des pluies monotones et longues,
qui lance des torrents aux fleuves débordés,
n'a pas suivi la pente des vallées,
laissant sur son chemin une fraîcheur féconde;
stagnante, elle a croupi dans les mailles du sol,
où désormais plus rien ne germe,
sinon la tristesse ancienne
des pluies ensevelies longues et monotones...

De la terre cédant au pas...
de l'eau lourde et sans transparence...
de loin en loin, des pierres qui émergent
entre des roseaux et des prêles...
la sécheresse où la pourriture n'est pas...
tant que la peur des fièvres, la perte des semences
ont éloigné du champ les hommes,
mais ce n'est pas sur son exil qu'il se lamente,
vieux serviteur lépreux que le maître abandonne...

« Je n'ai pas souhaité la joie
des guirlandes frivoles et clair peintes,
ni la postérité des splendides moissons;
personne n'est venu vers moi,
mais je n'ai attendu personne,
et je ne veux m'attirer par des plaintes
de tardives compassions :
à mon sol sans désir que voulez-vous qu'on donne ?

Je n'ai pas caressé le rêve
des socs brutaux et des apaisantes semailles
qui calment de leur baume dispersé
l'effroi de la terre violée,
ni l'espoir de la vie animale et sereine,
que mènent les prairies attiédies de bétail...

Pas plus qu'à la sublime servitude
des champs où sont tassées les dociles récoltes,
je ne songe à porter envie
à l'allégresse de révolte
qui meut les friches,
et l'humilité de ma vie
plane encor au-dessus du regret ridicule
de ne me voir ni fort ni riche...

Je naquis marécage inculte :
je dois ignorer les moissons;
ma destinée me fut autant qu'une autre chère
et à l'égal des floraisons robustes
je pus aimer mes prêles et mes joncs,
mes roseaux et mes pierres :
ma boue, pour n'être onde ni terre,
a su se contenter d'un bonheur différent...

La prière m'a recueilli,
sous l'impudeur de la lumière,
dans l'extase immobile où je suis prosterné;
je ne me plains pas de ce qu'on m'oublie
— la vie m'a voulu solitaire —
mais de ne l'être pas assez,
et loin de désirer votre parure fauve,
ô champs de blé,
je me voudrais encor plus pauvre...

Tout prêt à repousser des richesses semblables,
choses! je pleure sur votre splendeur implacable.

Pourquoi n'avez-vous pas permis
à ma misère elle-même de vivre,

quand j'acceptais le songe ému
qui tenait mon sort muet et tranquille,
sous le mélancolique abri
des vents d'hiver chassant de blanches nues ?
pourquoi avoir dissipé les reflets
déjà pâles des cieux d'avril
que mon eau morte encor atténuait ?
pourquoi, sans leur donner la jeunesse et la force,
avez-vous réveillé mes eaux glauques et mortes ?

Quelle plainte douce et heureuse
courait sur mes roseaux vibrants ?
sans éclat mon âme amollie
chantait à soi-même son chant,
et mes pierres versaient des pleurs voluptueuses,
et de frissons soyeux tremblaient mes joncs pourris.

Ici,
c'était la vie de silence et de calme,
le gibier poursuivi, par hasard, se cachait,
la brume humide s'élevait
comme la vapeur de mes larmes,
et notre joie était de n'avoir jamais ri...

Je croyais tenir toute la lumière
dans l'or foncé d'un roseau sec,
tout le mouvement de la terre
dans un panache qui oscille;
j'eusse aussi bien passé les siècles et les siècles
sans rien savoir du temps que mon éternité,
ni distinguer cet instant d'entre mille,
sûr d'être tout pour n'avoir pas changé...

Soleil! je mûrissais dans l'ombre
l'illusion d'une orgueilleuse destinée
et la ténèbre habitait ma terre et mon onde:
tu y plongeas ta face sans pitié
comme on jette une pierre lourde
dans la source limpide où repose la bourbe,
et je sentis en moi des clartés se répandre
qui n'étaient pas moi-même et que je sus plus grandes

Je me croyais puissant, étant seulement humble :
je me suis apparu infâme!
que tes épis dorent et que tes prés fanent!
ta caresse est une brûlure sur mon front
dont la honte a voulu me ceindre,
tandis qu'autour de moi exultéraient les champs.

Ma tristesse vit dans les hymnes
et ma pauvreté dans les ors;
veux-tu me contraindre à la joie?
j'en suis indigne;
crois-tu guérir la fièvre de mon corps
en déployant sur lui tes écharpes de soie?
ma pestilence a grandi de ta gloire
et ton ruissellement a fait ma boue plus noire.

Je pleurerai sur toi, soleil,
car je te vois encor plus triste
que je ne me suis cru moi-même!
l'ombre monte dans tes rayons,
pour avoir trouvé sur la plaine
le champ que malgré toi son destin déshérite,
et qui aura troublé la route
que tu rêvais épaisse de moissons
de sa stagnation stérile,
et ton cri de bonheur d'un murmure de doute...

Va! douloureux d'avoir éclairé la souffrance!
mon souvenir pâlira tes midis,
ma moisson de roseaux gémit
plus fort que tes céréales ne chantent;

des bulles crèvent comme des sanglots...
des joncs sèchent... la terre en détresse étreint l'eau. »

Et les moissons un instant se sont tues,
raides et lourdes, vastes étendues de marais ;
les roses trop ouvertes sont chues
de la honte d'être si belles ;
et les champs lumineux, insouciants et gais
ont compris la tristesse immense du soleil !

LES MARCHÉS

A Charles Chanvin.

Le gros bourg riche accueille les champs
de sa large place ronde où se jettent les rues,
de sa halle sonore de fer et de verre
et de ses petites maisons
où se vendent les épices et les tissus.

C'est le marché;
les menus pavés
nets et tranquilles d'ordinaire,
à peine éveillés de toute la semaine
par une carriole cahotée
qui fait mettre tout le monde aux portes,

les menus pavés pointus et clairs
crient et claquent toute la journée,
sous les souliers à clous et les roues qui apportent
un peu de terre grasse et brune
dont l'odeur saine les parfume...

Les champs entrent dans le bourg
par tous les chemins à la fois,
la chaussée du pont,
le sentier du bois,
l'avenue du jour,
la route de la plaine,
les champs entrent avec des gerbes
qui emplissent les sacs et les bras.

L'azur foncé des cieux découverts
vient aux plis des blouses neuves,
et l'azur pers
aux plis des vieilles blouses passées,
les marmottes sont vives sur les têtes
comme l'horizon aussitôt le soleil couché,
les gens portent de la lumière
aux pommettes et aux fronts,
et sur les mains l'éclat d'or sombre des sillons...

Des ânes lents
et des hihan
à des détours...
des chevaux lourds
aux colliers de crinières bleues...
des veaux roux et blancs qu'on traîne
muselés d'osier...
des chiens grondants pour s'être frôlés...
toutes les bêtes de toutes les fermes
et de tous les prés,
toutes les bêtes réunies
et le bourg si étroit pour tant de bruit...

Par communes et par hameaux
jusqu'à plus de dix lieues à la ronde,
la plaine en les rues fait écho
de ses nouvelles quotidiennes
éternellement les mêmes
de semaine en semaine ;
elles se croisent et se répondent,
de bouche en bouche,
de groupe en groupe ;
il n'est de si pauvre jardin
qui n'ait sa voix ;

il n'est de si maigre lopin
dont ne sonne la joie ;
les carreaux vibrent aux devantures criardes,
toute la plaine en les rues se parle...

Et toute la plaine, sur la place, s'étale,
la plaine des potagers, des vergers et des fermes,
hors des charrettes et des paniers bourrés de paille,
durant le chemin, lits profonds et tièdes,
et le pavé fleurit et mûrit au soleil...

Un charlatan vende sa folie
en bouteilles de liquide doré
à coups de bruit !
les paysans vont à son char
ou bien achètent des foulards
de soie violente pour s'endimancher,
en échange des fruits qu'ils cultivent
et qu'ils ne savent admirer...

Devant le porche de l'église
rit l'éclat des larges citrouilles
qu'on peut à peine soulever
tant elles sont lourdes,
imposantes ainsi que des astres tombés

et qui s'affaissent
en un feu rouge,
ou pareilles à de beaux fruits
qui ne se seraient pas arrêtés de grossir
et qui auraient brisé la branche :
— les femmes les débitent par tranches épaisses,
ruisselantes de franges roses et d'amandes...

Les choux très verts et les tendres salades
au rond cœur blanc,
les légumes pour bouillir aux marmites
et les verdures pour fleurir les potages
font des carrés de jardin
comme autour des hameaux riants,
et les servantes marchandent, serviles,
ce qui poussa simplement
au terreau bien fumé et sarclé avec soin,
sans autre espoir que celui d'être utile...

Là, les poireaux et les oignons
blancs et dorés,
à la barbe longue qui pend,
et les pois sucrés qu'on égrène
hors des cosses sucrées

que les enfants s'amusent à manger ;
les haricots chinés de rouge
ou foncés comme la lie
qui tambourinent dans les corbeilles secouées,
et les artichauts qui s'ouvrent
en bouquets de feuilles serrées...

Là-bas, ce sont des fleurs en bottes
ou qu'on vend avec une motte,
— des pieds de pensée et de primevère
et des violettes dans des pots d'argile,
des jacinthes baignant des verres —
pour qu'elles meurent derrière une vitre
ou dans le fond d'une boutique,
de ne plus voir assez de ciel...
— mais tout le bonheur qu'elles ont en elles !

Demain, les maisons seront parées,
demain, les maisons seront heureuses
car on vend du bonheur au marché
et le soleil couvre la place
comme un champ ;
et les marchands
qui ne peuvent quitter les rues,

ne sentent plus l'étreinte tenace
de l'ombre que les maisons ne font plus...

Demain les maisons glousseront
ainsi que des fermes,
car, assises sur des bancs
les femmes, dans les grandes cages
gardent les poules et les coqs,
les canards et les pintades;
aux barreaux les crêtes saignent,
on entend les battements d'ailes
des poulets aux deux pattes liées
qui traînent vainement leur fuite,
une famille de lapins dort,
et les oies grasses dans les paniers
se prélassent comme des cygnes
et passent leur tête
au long bec d'or
qui veut pincer les jambes proches;..
demain, les maisons feront fête
aux volailles cuites à la broche...

Du beurre aussi, teint de carotte
et des œufs marqués dans des bannes...
et puis,

les grains s'écoulent des sacs ouverts
vers les pétrins,
les veaux pleurent aux boucheries;
comme les champs et les prés sont loin !

Un brouhaha agite l'air;
on se rue aux richesses rustiques
que les paysans semblent dédaigner;
les monnaies luisent;
et sur le carreau lavé de lumière,
plantes et bêtes sacrifiées
sont aussi vivantes et fières
que si elles s'éployaient toujours
dans les jardins ou dans les cours ..

Les paysans rentrent aux champs,
les champs venus restent au bourg
pour y traîner leur agonie ;
il fera nuit...
Mais la terre déjà refleurit
pour les marchés prochains d'offrande savoureuse,
noyant encore et parant la place joyeuse
depuis les rues jusqu'au parvis,
de l'hymne rutilant des cultures heureuses.

LA CANICULE

A Charles-Henry Hirsch.

L'été a de beaux jours d'azur léger,
pour fleurir les yeux des enfants
l'acier des faux et les âmes des travailleurs;
alors la brise entre dans les maisons,
sèche et rafraîchit les fronts en sueur,
et le ciel qui flotte sur elle
appelle et appelle
tous ceux qu'accable le labeur,
comme pour les aider, ne fût-ce qu'un instant,
et les faire un peu plus légers,

et ceux qui marchent dans les champs
ne sentent plus à leurs souliers
le sol qui pèse.

Or, quelque jour la brise fuit ;
on ne sait où elle est partie...
apaiser sans doute un val souffreteux
qui la réclame ;
le ciel si léger qui plane
se laisse choir faute de son aide ;
il approche de la terre,
il touche les toits du village,
il entre par les fenêtres
au lieu de l'air attendu,
et il écrase et il brûle :
c'est l'orage d'azur et de feu,
l'enfer éclatant de la canicule.

Le soleil, la plaine, la vie,
la clarté des labeurs qui convient...
toute la nature est là qui dort
comme si elle attendait l'aube encor...

Les routes sont vides;
à ceux qu'on exile

même les menaces de mort
ne feront quitter leur demeure,
tant ils ont peur
des étapes lourdes;
ceux qui ont été surpris
sont partis vers les fontaines;
mais toute boisson fut tarie
et les réserves dans les gourdes
sont chaudes, âpres et mauvaises...

Les troupeaux paissant vers le fleuve
à la prairie abritée
de gazon toujours humide
se sont vainement plongés
dans l'eau voisine;
ils s'agitent et tombent las,
comme frappés...

Les villages dorment pesamment
et veulent secouer des mauvais rêves,
on ouvre les portes des maisons
pour respirer un air imaginaire...
et aussitôt on les referme;
on clôt les volets et le noir étouffe,

et si la lumière pénètre,
on voit les visages qui souffrent,
suants et rouges....

Les pigeons pleurent dans les cages ;
les vins tournent au fond des caves,
et les mouches en invasion
viennent frôler les visages,
se poursuivent, tombent, s'exaspèrent,
les guêpes à l'aiguillon acéré
s'irritent contre la lumière ;
ah ! l'air tranquille et pur des sommets !

Les demeures n'ont pas assez de toutes leurs baies,
pour respirer ;
les hommes voudraient se dénuder,
les pailles et les épis sont en un jour grillés
comme par une gelée blanche,
ils tiennent leur rousseur rigide
— il n'est de vent qui les évente ! —
la plaine stagne comme un marais
en une torpeur immobile,
une fièvre germe en secret...

Ceux qui ont voulu s'aimer
sentent leurs bras qui se dénouent
et ils restent côte à côte
sans parler...

Ceux qui sont partis au champ.
pour travailler quand même
et ne point perdre la journée
(quand on a déjà si peu à gagner !)
ceux-là n'ont pas pu l'atteindre
et se sont étendus avant dans le fossé,
car les chevaux ont refusé d'avancer
et l'un est mort faute d'ombre...

Et j'ai voulu simplement vivre
en contraignant ma fatigue,
comme chaque jour,
et j'ai constaté qu'alentour
rien ne vivait,
et qu'il n'y avait plus d'oiseaux aux clairières,
alouettes ni chardonnerets,
et plus de verdures vives,
et plus de fleurs dans les parterres...

J'ai touché du pied la terre
et j'ai senti qu'elle était morte,
car elle n'a pas frémi
et je cherche encore un abri...
mais a travers les feuillages on sent les cieux
et la paille des chaumes a failli prendre feu...

Il y aura des gens sur leurs portes
attendant en vain la douceur du soir,
il y aura des éclairs plein la nuit
et point d'orage,
car c'est un ciel de pur azur
sans taches grises de nuages,
car c'est un ciel de pur soleil
dont les caresses s'exaspèrent.

Il est des tempêtes d'été
qui fauchent toutes les forces de la vie,
les hommes, les moissons, les arbres et les prés,
qui dessèchent et qui brûlent
toutes les sèves et toutes les chairs,
il est des tempêtes d'été
pires que foudres et que tonnerres,
par les jours étouffants des écrasantes canicules.

FINALE

... Et l'on contemple le soleil,
et l'on pense qu'il est éternel
et qu'il ne s'exilera plus ;
or, le soleil suspendu
tombe le soir vers l'occident ;
et les yeux qui l'admiraient tant
de n'en pas pouvoir soutenir la vue,
le fixent comme une planète éteinte, maintenant.

Le globe de feu qu'on n'osait toucher
il tombe, il tombe
ainsi qu'une grosse orange
dont il a l'éclat et la forme,
de quelque Eden céleste où sont les pommes

dont parlent les textes bibliques,
et, certes, on le cueillerait simplement
pour se rafraîchir après la journée
si pesante de rayons...
le bras allongé et ce serait fait...

Il va toucher l'horizon
et s'enfoncer dans la mousse des brumes,
puis on ne le verra plus
et les hideux oiseaux nocturnes
commenceront à sillonner l'air
et l'on sera triste longtemps.

Le soleil meurt comme toute chose
et ceux qui tout le jour l'habitent
cesseraient un jour de l'aimer
si son haleine claire et chaude
ne venait, une fois au moins, à leur manquer...

Et qui sait si, quand il décline,
ce n'est point seulement la fatigue
de l'avoir vu trop haut
qui vous le fait d'instinct voir s'abaisser ?
et si les bons bergers qui mènent les troupeaux

ne reviennent point avant l'heure,
croyant que le jour baisse, sans raison...?

Mais, que deviendraient les moissons ?
elles seraient en une semaine dorées
sans que les grains aient eu le temps de se former,
et quand le fléau ferait son office,
il ne battrait que du son,
et la huche où l'on met le pain resterait vide...

Il faut laisser des désirs,
et la lumière éblouissante,
quand elle ne brûle pas les regards,
les lasse ;
le soleil s'en va chaque soir
et la terre semble plus vivante
quand sur l'orient, à l'aube suivante, il s'étire...
car elle a sommeillé sous la pâleur des astres
avec le bon désir étendu auprès d'elle
de revivre dans le soleil...

Et si tu veux le chanter demain
dans toute sa gloire,
il faut qu'il se couche, ce soir,
comme un fruit d'hiver, presque à la portée de la main.

INTERMÈDE AU VILLAGE

A GUSTAVE KAHN

Les petits villages sont plus petits
de l'immensité de la plaine au soleil ;
les hommes, minuscules, passent avec des gestes,
des anecdotes forment toute leur vie,
ils sont des objets qui s'éveillent
et les objets autour d'eux sont des êtres.
Leur existence s'annule dans l'été,
leur travaux sont plus humbles que d'ordinaire,
près d'eux on peut se reposer
d'avoir trop fixé la lumière ;
selon l'heure et le jour vous vient l'émoi
d'un cheval mort, d'un livre lu, d'une grange fermée
d'un cimetière, d'une auberge, c'est assez,
et quand la majesté des campagnes s'éploie
on goûte l'ombre des petites maisons,
la sieste au soir, la fenêtre, les meubles.

A les chanter, Été ! que mon âme s'émeuve
rapetissée comme les villages petits
et permets-moi l'étape ici,
loin de l'embrasement de tes ruches et de tes meules.
Été !
voici ma vie de chaque jour balbutiée.

LES MATINÉES DE FÊTE

A Jean Viollis.

Les matinées de fêtes sont sonores
de toutes les cloches de l'église
— ah ! la corde tirée où je me laissais pendre ! —
leur joie convie aux messes successives,
la basse aux petites chapelles et la grande
au chœur, en dalmatique brodée d'or.
L'été naissant les fait plus blondes
de sa lumière sur les habits neufs,
que revêtent les petits enfants en vacance
et des cerises que l'on cueille

monté dans l'arbre, pour le grand repas de midi
sur les nappes de lin nouvellement blanchies.
On habille les premières communiantes
avec soin et respect, de mains admiratives
pour une coquetterie ingénument divine,
ou, si c'est le jour de la Fête-Dieu,
on s'empresse autour des reposoirs joyeux
avec des branchages et des fleurs par bottes
— on a dévasté les jardins —
et on dispose des corbeilles de roses, de sorte
que les fillettes plongeant la main
puissent en jeter les pétales
naïvement, comme des grains aux poules, sur le chemin.
Les gamins vont voir dans la prairie
les chevaux de bois à l'orgue lamentable
qui tourneront toute l'après-midi,
ils attendent le petit sou de la semaine
et projettent des courses folles à travers bois....
— Et c'est un souvenir unique en l'autrefois.
ouvert comme une grande porte sur la plaine.

LA PETITE FILLE AU TAUREAU

Le taureau est venu, conduit par une petite fille,
au pré d'amour où les vaches attendent ;
elle le tient par une corde, docile, presque tendre,
peut-être de la pure présence enfantine
ou de la main ingénue posée sur son flanc,
car malgré que le pré soit proche
et que le troupeau clame un désir mugissant,
il va, écartant les mouches et les taons
de sa queue qu'il balance au rythme de sa marche.
Mais l'odeur des femelles qui s'élève des foins
lui fait tendre la tête et gonfler les naseaux qui soufflent

sur le cou de l'enfant une haleine de feu;
il presse le pas, les vaches se lèvent de leur couche
et toutes ensemble implorent des yeux,
en bonnes résignées aux amoureuses servitudes,
la joie ruée du mâle qui féconde,
sa robe sous le soleil ruisselle et flambe
de l'instinct soudain réveillé qui le brûle,
et comme il a choisi l'une d'elles et l'écrase
du poids de son corps dressé pour l'étreinte,
sans savoir rien que la beauté du monde
éternellement simple et sainte,
la petite fille naïve de sa longe
modère la fureur des amours animales

LA GRANGE

Tandis que mûrissent et dorent
les champs de céréales opulentes,
il me plaît d'entrer dans la grange
où dort le foin des anciennes récoltes;
le vantail de bois s'entr'ouvre,
découvrant d'une clarté vive
la profondeur des murs et la hauteur des poutres,
et quand il est fermé, une lueur qui filtre
par les interstices des planches et des tuiles
et par la lucarne à l'auvent mal clos,
fait flotter comme un blond halo

qui rassure le pas dans l'ombre plus légère.
La montagne de foin en gradins moelleux
descend jusqu'à vous parfumée et claire,
on la gravit lentement par étapes
comme une pente détrempée et sans cailloux
où l'on enfonce jusqu'au genou,
et l'on s'arrête à des terrasses.
Parfois, un tas de bottes croule
comme au torrent des roches détachées
et l'on se cramponne et l'on roule,
mais quand on a atteint le toît
on s'étend de toute sa longueur et l'on rêve
dans le lit peu à peu plus profond,
on écoute voleter les hirondelles
et l'on sent fleurer les herbes séchées,
et l'on oublie l'été, le soleil, les moissons,
tout le présent parmi les fenaisons passées.

LE CHEVAL ABATTU

Le vieux cheval est tombé sur la route
tout à coup, sans avoir butté,
comme une masse inerte et lourde;
le paysan le tire et claque de son fouet
comme pour réveiller un reste d'héroïsme
en ce corps las qui ne désire que la mort;
mais il demeure sur le flanc,
les yeux fermés, soufflant de toute sa poitrine,
incapable d'aucun effort,
sur les brancards cassés qui gisent.

Il a fait le même chemin trop longtemps,
chaque jour du hameau au bourg,
aussi jeune, brûlant les lieues ;
on croyait qu'il ne mourrait pas,
il était arrivé si vieux
sans se plaindre, ni changer de pas.
Il avait mangé, le matin, l'avoine
et bu l'eau d'une auge pleine,
il était parti la croupe luisante
par l'éclat du chemin d'été,
mais la chaleur du soleil a frappé sa tête
comme du pesant maillet levé et retombé
dont on assomme les bêtes à viande,
il n'a pas pu finir la route quotidienne.
Son corps gonfle, il meurt doucement
sur le chemin auquel on a lié sa vie,
il ne fera plus s'envoler les perdrix
cachées aux sarrazins d'écume blanche,
son agonie charitable barre la route
aux chevaux d'un charroi qui s'arrêtent et soufflent.

LE CIMETIÈRE AU COTEAU

Le petit cimetière ensoleillé s'étage,
comme un parc joyeux, sur le coteau rose ;
il domine le hameau et la plaine rase
aux moissons lisses et moirées,
il a tous les oiseaux de la contrée,
car il est le seul abri des journées chaudes.
Il balance lentement les panaches
de ses sapins, de ses saules et de ses ifs,
par-dessus son mur bas comme une terrasse,
et ses bosquets de verdure sombre s'éclairent
de la blancheur des croix et des chapelles,
dressées comme des marbres héroïques.

Le petit cimetière au coteau n'est pas triste :
des jardins sont entretenus autour des tombes
où les roses fleurissent deux fois,
l'âme des morts y sourit, délivrée,
du sourire éternel des plantes,
et les pierres abandonnées et les vieilles croix
sont couverte de mille floraisons mêlées.
On a creusé suivant la mode de Bretagne
dans les pierres de pauvres des bénitiers
pour que les rossignols viennent y boire
l'eau accumulée des récentes pluies
et qu'ils chantent plus clair la nuit,
pour les morts, après les jours pesants d'été.
Fermier! tu peux chercher dans tes blés,
il n'est plus de perdreaux, de grives, ni de cailles,
ils peuplent le jardin funèbre aux doux ombrages;
seule, en plein ciel, une alouette chante,
qui longtemps plane au-dessus, bercée,
et tombe
droit comme un trait, dans les bosquets, fausse blessée.

LES CHOSES

La maison désertée, à cette heure torpide,
est grande comme un monde et paraît vivre
du peuple de ses choses posées là,
plus que de la gaieté des enfants et des filles
et de l'activité des bonnes ménagères,
quand elles s'emploient au repas.
Les meubles dans la solitude s'animent
comme de véritables êtres;
les fauteuils bas semblent des vieillards accroupis,
les fleurs tremblent sur les rideaux
attendant des mains qui les cueillent,

les huches gardent le lourd pain bis
avec la fruste gravité qu'il faut,
et les hautes armoires où sont sculptées des feuilles
serrent le chêne de leurs battants
sur le parfum des piles de linge blanc.
Ici est ignorée l'âme des hommes
et les douleurs qu'elle pense à jamais gravées
sur les choses, leurs témoins muets;
celles-ci ne leur sont que des servantes bonnes
que l'usage modèle au gré de leurs travaux;
la matière y luit façonnée :
le bois marbré du dessin des nœuds et des fibres,
la terre cuite vernissée et les métaux,
beaux soudain de n'être qu'utiles ;
et certains jours, quand l'été remue trop de vie,
la sève veut en rejaillir, verte et vive :
alors les meubles des demeures désertées
ont la splendeur tranquille et sereine des fruits
qu'ils portent dans leurs poteries,
mais nul sur leur parfum ne songe à se pencher.

LA LECTURE

A Georges Rency.

Le grand livre toujours ouvert de la nature
a ses pages trop blanches aujourd'hui;
le soleil cru fait danser les mots,
comme un vol électrique de libellules;
à tourner les feuillets je sens peser des fruits,
je n'y chercherai pas d'enseignement nouveau.
Le bocage est tranquille ici et pépie;
des enfants au jardin sur la table de fer
regardent des images découpées,
et j'admire le cercle frais des jeunes filles,

sur la pelouse assises et groupées
autour de la plus grande qui leur lit
quelque roman honnête de famille.
La nature revit dans le livre des hommes,
plus douce, moins éclatante et moins habile;
j'ai pris Virgile et Lamartine
pour sentir les prairies qu'ils chantent
et que l'été ici a trop vite séchées;
j'ai choisi un hêtre pour m'abriter
ainsi qu'un vrai pasteur d'églogue,
et j'ai cru percevoir la musique grinçante
d'un tailleur de pierres, sur la route, comme à Saint-Point.
Renversé, une main sous la tête, et de l'autre
tenant le livre, j'ai dit les vers
au timbre tour à tour claironnant et lointain,
et comme j'ai senti couler sur mes paupières
une molle lumière rose,
je n'ai point regretté d'avoir les yeux trop faibles
pour lire le poème embrasé du soleil.

LE CASSEUR DE CAILLOUX

Le cheval a ralenti le pas, soudain,
comme pour gravir une pente;
la voiture a crié sur les cailloux aigus
que vient de verser au chemin
le cantonnier qui s'appuie sur sa pelle et chante,
essuyant de la main son front doré qui sue.
Il suit des yeux un instant l'équipage
et de nouveau transporte les cailloux
sur la chaussée défoncée par les roues
à la descente du moulin
et par la piétinante fureur des orages.

Il met des pièces au chemin,
comme la ménagère économe
aux pantalons usés sur les bancs de l'école,
de larges pièces jaunes et humides
attendant d'être tassées par le rouleau;
puis il revient au talus où s'appuient,
pareils aux sépulcres des voies antiques,
les tas réguliers de cailloux trop gros,
qu'il doit casser en plein midi.
Les éclats volent sous les coups secs
en une poussière qui pique ;
vêtus de craie, les durs silex
s'ouvrent en deux, comme des fruits,
et découvrent le marbre uni
de leur tranche noire et lisse ;
des lueurs pointues sur le tas pétillent
et l'homme ébloui ne sait distinguer
les reflets blancs du jour sur les arêtes vives,
du feu qu'il fait jaillir de la pierre brisée.

LE MUR

Le mur avec son banc de pierre dort au soleil,
l'ombre des passants s'y projette, fugace,
en longues silhouettes déformées ;
puis le mur reste blanc et nu sur la place.
Il regrette le temps de lumière nouvelle
où les vieux, sortant de l'hiver plus courbés,
venaient sur leur bâton en se disant leur joie
d'avoir gagné encor un an de vie ;
il les revoit sur le banc accroupis,
qui cueillaient à sa treille de chaux éclatante
un peu des rayons chauds que le soleil avait mûris,
et ranimaient les rires d'autrefois
au bout de leurs lèvres tremblantes.

Les guêpes sortaient de leur trou, musicales,
ou chantaient secrètement entre les pierres,
et le mur en vibrait comme un vieux cœur ému;
il regardait au pied croître la mauvaise herbe
l'ortie, la menthe et les graminées en nuage;
il écoutait tinter les billes le jeudi,
quand jouaient près de lui les enfants du village.
Maintenant, triste, il répond au heurt de leurs cris,
quand ils s'en vont au bois troubler les sources,
du sanglot étouffé de son écho trop grave;
les guêpes aux jardins butinent les fleurs douces,
les vieux recherchent l'abri des feuillages :
le mur soutient le banc comme une épave lasse
parmi l'herbe jaunie et les plantes brûlées,
et sur sa face de clarté des ombres passent.

L'AUBERGE

Je m'arrêterai à la bonne auberge
que gardent les oies et les jars en troupe;
de loin je vois se balancer l'enseigne,
où, suivant l'art grossier d'une main lourde,
est peinte une cruche bleue qui déborde.
Mais c'est assez pour héler le passant;
qu'importe le mot, où sourit l'invite?
la servante plantureuse est sur la porte,
les rouliers assis boivent en fumant
et leur chanson se cogne aux vitres.

Il n'y a qu'une grande salle,
et pour un voyageur de nuit
une mansarde exiguë où conduit
un escalier drapé d'étoffes à ramages.
Mais on y soupe du lard fumé
qui pend au manteau de la cheminée,
du pain bis que manie lui-même,
dans son pétrin de chêne, l'hôtelier
et qu'il fait cuire au village pour la semaine,
et des derniers œufs pondus par les poules,
qu'on trouve couverts de lait quand on les ouvre.
La fille ira chercher dans la cave profonde
une bouteille qui aussitôt se ternira;
la buée couvrira aussi la carafe ronde,
sans laisser voir comme est limpide
l'eau dont le vin s'allégera
dans le verre scintillant de rubis liquides,
et j'écarterai les canards, les jars et les oies
qui auront envahi la salle
et se disputeront les miettes sous la table,
en claquant de leur bec jaune autour de moi.

LA SIESTE

A Henri Van de Putte.

Les hommes sont aux champs et moissonnent,
les femmes, à l'ombre des tilleuls, travaillent ;
on entend de la rue les enfants à l'école,
qui chantent leur leçon trop haut
et la règle du maître en colère qui claque.
Mais les maisons désertées semblent assoupies,
c'est la sieste des murs pesants
et des chambres un peu plus fraîches,
sous les stores baissés comme des draperies
et sous les volets joints exactement
dont l'éclat vert au soleil crie.

Une cuisine, du côté de l'ombre, est ouverte,
elle éclaire les autres pièces par la porte ;
la brise vient rafraîchir encor
l'air blond qui languit sur les meubles,
en éventant le mouron suspendu,
sans que dans la cage s'émeuvent
les oiseaux qui ne chantent plus.
Les guêpes ne sortent de leurs nids creusés
que pour passer en un trait nasillard
qui s'éteint comme une fusée ;
le bavardage accoutumé des femmes
ne franchit même plus le seuil ;
ainsi qu'un cimetière en fleur
le village est doux et silencieux,
parfois, furtif, un éclair bleu
raie l'ombre de la cuisine :
c'est le ciel qui mire un instant ses yeux
au fond rouge et poli d'une casserole de cuivre.

LES TOITS

Au pli du val le village s'argente
des ardoises métalliques de ses toitures;
la note rose d'un toit de tuiles chante,
argile cuite légère et jeune, fleur perdue;
du coteau qui domine on ne voit pas les rues,
et les toits sont toute la vie des demeures.
Le soleil, à leur double pente, glisse ;
il coule large comme un fleuve
dans le sens de la rivière si petite
qui disparaît au fond du val;
il traîne des reflets d'aurore et de soir
et ses midis trop francs vous éblouissent.

Puis, le village vers les champs s'égrène;
ce sont les hangars, les chaumières, les fermes,
la mousse d'or mord les ardoises grises,
et brunit les tuiles des maisons trop vieilles,
et les chaumes, chevelures épaisses,
couvrent les existences simples
de leur blondeur de paille un peu passée,
balançant sur leur crête ainsi qu'aux champs de blé
les marguerites, les coquelicots, les absinthes,
que le hasard a fait fleurir.
Des lucarnes pointent, des colombiers,
des girouettes folles que la brise oriente,
et vers le soir, la vie des ménages intimes,
où cuisent les bons repas parfumés,
monte en colonnes de fumées
des toits ternis déjà par la brume tombante.

LE COURS

Les sycomores dorés des promenades,
la vieille enceinte aux murs branlants
qui, de loin en loin, s'écroulent par pans,
comme sous les antiques canonnades ;
les meurtrières où ne passent plus que des rats,
et les araignées qui tissent leur toile ;
les fossés creux, vides et couverts d'herbe,
où se cachent les jeux bruyants,
là-bas, le tapis vert luisant et ras
entouré de chaînes de fer qui s'accrochent
à la pierre massive des bornes
et ne servent qu'à balancer les enfants.

Et la bonté de tout cet appareil de guerre
qui garde le vieux bourg inoffensif,
le retour grave et doux des vêpres
sous l'ombre attendrie des longues allées,
le tour de ville à pas lents, un peu triste,
les arrêts sur les bancs semés.
Comme la paix des verdures tranquilles
a noyé la rudesse belliqueuse des murs,
pour recevoir les veuves et les vieilles filles
à qui le cours est toute la nature !
Les marronniers s'étendent comme des chênes ;
ils font pleuvoir les fruits piquants et clairs
dont l'écorce fendue découvre
les durs marrons polis d'acajou rouge ;
en les lançant comme des balles
les gamins jouent au soldat,
et ce sont tous les souvenirs de combat
qui hantent le silence ombreux des promenades.

LE SOIR AU FRAIS

Le crépuscule est descendu sur le village
en fine lumière cendrée;
les paysans assis sur la pierre du seuil
soupent au frais de pain et de fromage
et tandis que les vieillards attardés
prédisent le temps d'après la lune et les nuages,
les filles vont à l'amour en troupe ou seules,
au fond des chemins creux où la nuit est déjà.
Les mères parleront encor de leurs enfants
qui dorment dans les chambres sans lumière,
les moissonneurs de leur moisson,
puis le silence endormira les voix.

La lune sur le chemin noyé d'argent fluide
jettera l'ombre des chaumières;
les filles qui reviendront, furtives,
n'oseront point davantage parler;
muets, les corps resteront longtemps à veiller,
las, ceux-ci de plaisir et ceux-là de labeur,
riche chacun de la même sérénité;
et quand soudain sonnera l'heure,
tous, réveillés, s'arracheront de force
à la douceur des soirs prolongés sur les portes;
on entendra tomber les loquets métalliques,
quelques fenêtres se fermer,
des chauves-souris buteront aux vitres,
un chat perdu cherchera un refuge,
et peut-être, criard, le refrain d'un ivrogne
sortant en trébuchant d'un vieux cabaret borgne
troublera-t-il encor l'immense paix nocturne.

LA NUIT VIRGINALE

Tu as soupé, prends ton bâton, la nuit est proche;
pars et ne reviens qu'au matin,
ayant rêvé couché sur les meules de foin,
ayant battu les routes blanches
et fait tressaillir la voûte des porches,
à travers le sommeil des hameaux de rencontre,
purs comme des palais en face de la nuit.
Souvent, ainsi, je suis parti,
pour comprendre la beauté des nuits d'été
plus limpides encor que les jours,
les cieux mollis de voie lactée

— ô génisses nourries à la prairie des dieux ! —
l'infini clair comme un livre d'amour
de ses étoiles d'acier blanc, rose ou bleu
— chacune a sa couleur quand on la fixe —
et la lune fidèle qui veut partout vous suivre
et qu'on laisse, en rentrant, comme un chien à la porte.
Eclat frais des nuits d'été virginales
sur les feuilles toutes argentées
qu'elles soient de tremble ou d'ormeau,
sur les vaches qui couchent au pré
et sur le rêve plus léger des céréales !
Pureté du ciel au-dessus des campagnes pures
que savent respecter les timides hameaux,
courbant les fleurs humbles de leurs toitures
sur le silence de leurs chambres closes.
Qu'un poulailler s'éveille, qu'un chien hurle,
l'innocence de la nuit baigne votre corps,
tu compteras, ivre de clair de lune,
la franchise des pas sur les routes sonores.

LE SOMMEIL DES CHAMPS

Le sommeil des champs est doux, la fenêtre ouverte,
avec la lune sur les draps, couleur de neige ;
on a longtemps regardé dans la nuit :
les feuillages faisaient un bruit de marée,
les chouettes volaient et les oiseaux cachés
chantaient à toute voix aux clairières ;
on s'est couché, peu à peu s'est éteint tout bruit...
On s'abandonne à la léthargie pure
où vous mena l'odeur des foins et des verdures,
le goût de l'air, l'ivresse du soleil :
des insectes dans les rideaux,
un grillon qui chante trop haut,

et les rêves sains comme le sommeil...
Moins raisonnable, c'est la vie du jour revécue,
ce dont on se souvient, ce qu'on a oublié,
le peu qu'on fit, et tout ce qui ne fut pas fait,
des champs, des gens et des mots,
les mendiants qui passèrent dans la rue,
l'homme qui sculptait des sabots,
la pie tombée dans la citerne,
les betteraves vertes et rouges qu'on binait,
un cri d'oiseau, une couleur de ciel...
— Et je ne revois pas, le soir, sans un regret
au village perdu sur la trop vaste plaine
le charme exquis de l'humble vie quotidienne.

LE RÈGNE DES CHOSES

A FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

12

I

LES MEULES

Avec la plaine entassée
on fait des collines,
la plaine est plus basse des blés coupés
et les meules, comme des buttes, la dominent.

N'était le vent, n'était la pluie,
n'étaient les nouvelles semailles,
les récoltes resteraient
chacune à son champ, droite et roide,
et la faux les abattrait
suivant les jours de fournée

où l'on cuit, pour toute la ferme, le pain bis,
ainsi qu'on coupe un morceau frais
à la lourde miche dorée
de croûte craquante et de molle mie.

Car les granges sont trop petites;
l'homme qui labourait n'a pas prévu alors
la magnificence des choses,
il ploie sous le faix de l'été prodigue
et comme une lumière trop chaude
l'étreint l'excès de son trésor.

Les choses comblent le village
des granges aux greniers et du seuil aux tuiles;
elles empliraient aussi facilement les rues,
étouffant la clarté aux dernières lucarnes,
car le bœuf uni au cheval
ne traîne sans répit les voitures pleines
comme chargées des fruits de la terre promise,
que pour voir à chaque voyage
autant de gerbes étendues,
manne de blé pleuvant du ciel,
sur la terre que rien n'épuise.

Durant un mois, de l'aube au soir,
la faux a rythmé les secondes
et de chaque coup on a fait deux gerbes ;
mais craignant de voir éclater leurs granges,
les villages ont repoussé les chariots,
et avant de jeter le blé sous le fléau
ou dans la batteuse à la gueule noire,
on a dressé les meules sur la plaine.

Qui a pensé la moisson morte
parce que le fer la trancha au pied ?
elle persévère à pousser
au delà de son espérance
en les meules toujours plus grandes ;
on ne distingue pas les femmes qui l'apportent,
ni les hommes qui l'entassent,
ni les échelles appuyées,
ni les fourches sous le déluge de la paille :
la moisson semble toute seule s'élever.

Mort admirable des récoltes
qui de leur propre chair édifient leur tombeau !
en vagues ondulantes et moirées,

de la terre noyée s'est retiré leur flot,
et, telle une grève à l'arène fine,
sous les pas lourds craque le chaume desséché :
mais pour ne toucher de leur large assise
qu'un peu du champ qu'elles couvrirent,
l'ombre de leur grandeur l'obscurcit tout entier.

Leur mort glorieuse hante la campagne
autant que leur vie épandue;
pour les dorer encore un peu plus,
le soleil tourne tout le jour autour d'elles
sans en quitter jamais l'unique face,
car les meules sous le toit pointu
sont rondes jusqu'à la base,
à l'image de la vie perpétuelle.

Comme si le feu y avait pris
sans arriver à les détruire,
les meules flambent;
midi y paraît condensé,
le couchant accroche aux barbes qui tremblent
ses mille teintes fugitives,
puis quand le soleil s'est couché,
le ciel sans couleur à leur faîte se mire

et sur la lande enténébrée
leur tête seule reste blanche,
ainsi qu'un phare sans brasier.

Le grain achève de mûrir
enfoui dans la paille chaude
qui le porta et le protège;
la moisson s'abrite elle-même
ainsi qu'elle sut se nourrir;
la pluie passe sans pénétrer
et la meule en reste sauve,
plus nette au contraire et toute lisssée.

Certaines s'arrondissent en croupes,
d'autres figurent des chaumières,
coiffées d'un toit à deux versants,
mais les pointues, les rondes, toutes,
font de gigantesques maisons
où ne conduit aucune route,
car il n'y demeure aucun être.

Elles sont les maisons de blé
pour les gerbes, faites de gerbes;
et que l'homme un jour les abatte,

afin d'en retirer le grain,
qu'importe ?
il les rebâtira demain
avec la paille allégée,
ce seront les maisons de paille
pour les bottes, faites de bottes.

Lieux de retraite, elles s'isolent
ou bien se groupent en hameaux,
elles font le hameau des choses
où personne ne peut entrer :
sans fenêtres ni portes,
et sans chambres creusées,
bourrées d'hôtes jusqu'au haut,
comme les maisons sont bien closes !

Ainsi, longtemps contre l'oubli,
dans les demeures pacifiques,
lutte la superbe agonie
des céréales entassées,
elles n'ont pas besoin de granges
bien couvertes et bien fermées :
à même la moisson opulente qui dort,
de la sève des champs jaillissement suprême,

les grosses meules se batissent
comme des granges en plein ciel,
et les récoltes s'y défendent
du seul tas puissant de leur corps.

II

LE DÉPOTOIR

Loin des demeures habitées
voici le champ des immondices.

Là se déverse la fiente des villages,
là s'entasse l'ordure des villes;
la paille détrempée des éclatants fumiers
vidant les écuries et les étables,
la boue et les déchets des corps
ravis aux puisards et aux fosses,
les tas des rues et les animaux morts
en font l'universel cimetière des choses.

Les hommes craintifs enfouissent les hommes
bien profondément dans la terre,
pour n'avoir pas la preuve horrible
de l'effritement insensible
qui les ramène à la matière,
comme se désagrége un mur,
et ils croient conserver leurs illusions folles
intactes, dans les cercueils de chêne dur.

Mais les choses, pour tout rêve,
ont la conscience instinctive
des lois saintes de la nature
qui les mêlent et les transforment,
et sans vaine pudeur elles s'anéantissent
dans la sublimité ignoble
d'une orgueilleuse pourriture,
à la face azurée et limpide du ciel.

Ordures naguère semées,
honte des sentiers et des ruelles,
le trou s'emplit, le champ s'étale
sous votre monceau qui s'élève et gagne,
et tout d'un coup vous voici belles
comme des ruines écroulées...

Les tombereaux s'ouvrent
et se renversent;
les sacs se retournent,
on couche les brouettes;
on traîne la dépouille d'un chien,
et on le jette de la main;
car au dépotoir se côtoient
les reliques les plus diverses.

Plantes fanées
aux racines grises,
près de pots d'argile en morceaux,
cendres d'âtre ou de lessive
répandues sur des lambeaux
de toile souillée...

Épluchures qui se déroulent
de légumes et de fruits;
sans manche et rongées de rouille
lames tortes qui s'ébrèchent;
dans des poteries cassées
viandes pourries,
bouillie des restes,
là, les nourritures gâtées
retrouvent l'écuelle en débris...

Sur les tas d'os
rongés et vides
s'allongent les chiens crevés;
là, gît la faune des fermes et des villes,
chats et mulots côte à côte,
et les fourrures retournées
des lapins que l'on dépouille,
chair à vif,
luisante et rouge.

Mais papiers, chiffons, poussières,
détritus de bêtes et de plantes,
carcasses nues sur les litières,
bouquets secs au fumier fécond,
tout est perdu dans la gangue des excréments,
noyé sous le purin de noirceur ruisselante
et la forme de chaque destin repétrie
s'annihile dans la totalité géante
du charnier somptueux où fermente la vie.

Le soleil est au zénith;
de tout son poids de feu il charge
le champ sur lequel il semble planer;
en une colonne verticale,

— coulée de plomb bouillant descendant assez vite
pour qu'on la croie tout d'un bloc et rigide —
ainsi que sur un piédestal
ses rayons crus et blancs viennent s'y appuyer.

Les choses faiblement s'effondrent,
les pailles craquent, le verre éclate;
amalgame de vie que la lumière brasse
en y mêlant un peu de sa limaille d'or,
l'amas entier commence à fondre;
c'est le concile de toute la matière,
qu'elle soit métal, sable, pierre,
le bois, la fleur, la chair et le déchet des corps,
chaos des temps obscurs où s'essayait la terre...

Midi veille sur sa couvée,
les germes s'éveillent dans la nuit,
la matière veut respirer
de tous ses germes enfouis;
son flanc plein de maternité
frémit de désir et d'attente,
quand soudain passe un large souffle qui l'émeut
et qui laisse sa chair béante :
l'inertie des choses se meut.

En lente file
les vers éclosent,
chaque instant double leur nombre,
ils se pressent, ils se touchent,
ils flottent sur les poisons glauques,
noient les îlots verdis de viande,
et en blocs grenus et blancs
tournent sur eux-mêmes et grouillent
suivant le même mouvement.

L'essaim des mouches abattues
de métal bleu ou d'or jaune
ceint le tas d'une auréole;
elles en paraissent sorties,
car leur éclat sombre s'accorde
à la couleur du fumier où elles se ruent,
filles dansantes et célestes
des larves rampant, avilies,
vol où la matière s'allège.

Elles déposent là leur œufs,
ils s'ouvrent, d'autres mouches naissent
d'or jaune ou de métal bleu
qui se joignent à leur fête;

de ce qui leur permit d'éclore
elles se nourrissent aussitôt,
et l'auréole plus épaisse
tisse avec les vols croisés un réseau
de fils d'acier ou d'or sonores.

Tant que le charnier, les vers et les mouches
ne forment bientôt qu'une même chose,
qui par instants se dresse toute
pour se répandre sur les champs,
et dont la puissante haleine élargie
finit par chasser l'air et battre l'horizon,
jusqu'à porter au ciel la pourriture chaude,
mêlée à la clarté pesante de midi.

Homme! détourne-toi de ton ordure!
jette-la loin de ta demeure,
et, enfermé à l'abri de tes murs,
sois le renégat de ta honte propre;
elle te reviendra en infâmes senteurs
portée dans le soleil qui baignera ta porte,
en jetant sur tes champs la semence des fleurs.

Ses germes envolés habitent l'atmosphère;
jardins! fermez vos roses maladives,

odeurs diaphanes et légères;
laissez faner vos corbeilles ivres
d'héliotropes, de jasmins et de tubéreuses,
poivre et piment, parfums qui piquent;
étouffant vos fumées âpres ou langoureuses,
voici les senteurs magnifiques...

Ainsi tous les parfums des champs,
celui qui rafraîchit, des feuilles et des sèves,
celui de l'air qui fouette le front
et pousse jusqu'au fond des poitrines la vie,
celui réconfortant des récoltes dorées
qui, comme un pain subtil, nourrit;
pur et sain, celui de la terre elle-même
lorsque le soc vient de la réveiller,
tous les parfums des champs s'effacent devant elles.

Car, tandis que la terre mystérieuse rêve
voilant de sa sérénité
la naissance et la vie obscure des semences,
le tas, pétri de toutes choses, se lève,
lieu des évidentes genèses,
et son souffle empesté sur tous les vents s'élance,
messager des nouvelles fécondités.

Loin des demeures habitées
voici le champ des immondices!
mais les choses lourdes de revanche,
si superbement agonisent
qu'au seuil de leurs maisons cernées,
suffoqués, les hommes contemplent
le flot envahissant des infinies naissances.

III

LES FRICHES

Ils ont cultivé la terre féconde
par carrés découpés et par rectangles,
chaque année selon l'an passé,
les betteraves après les seigles,
les légumes après les blés,
et la terre, non rebelle,
s'est prêtée...

Ils ont cru qu'il en fut toujours ainsi
et que le soleil était né
pour mûrir des récoltes telles,

et non d'autres,
et que le sol n'avait souri,
qu'à leurs grains jetés en aumône
sur la blessure des labours
parce qu'ils avaient hérité
de champs gras, bien cultivés
par leurs ancêtres, dès toujours...

Et ils n'ont pas su que si les moissons sont nobles,
harmonieuses et sincères,
la terre berce d'autres rêves,
quand n'y touchent point les hommes,
aussi touffus et aussi riches,
et ils n'ont pas connu la splendeur vivante des friches.

Autour des métairies abandonnées
aux hangars vides, aux portes basses, aux étables muettes,
avec quelque épave qui traîne
un soc, un semoir, une herse,
autour des métairies pleines d'hirondelles,
tout ce qui fut leur parure d'or,
les champs jadis classés et soumis
comme une armoire de linge en ordre,
si respectueux des barrières

qu'ils n'osaient dépasser le petit chemin,
les champs désormais sans maîtres,
troupeaux sans pâtres,
s'en vont à la débandade.

Les hommes, un jour, sont partis,
pour l'opulence des villes, peut-être,
après s'être aux dépens du sol enrichis ;
les hommes sont partis, en reniant leur geste
qui planait en bénédiction sur la plaine
à l'époque des semailles,
et le prosternement de leur pèlerinage
quand ils traçaient les sillons de labour,
et tout leur égoïste amour
emportant les moissons dernières :
nul geste n'a depuis semé la terre...

Mais les champs à la débandade
pressent et assaillent
la métairie ;
ils couvrent déjà le chemin,
ils ont dépassé la porte,
ils envahissent la cour,
mais les champs gagnent et débordent

les talus et les murailles,
mais les champs trébuchent, car les champs sont ivres
du parfum des feuilles et du suc des tiges,
depuis que les laboureurs sont partis.

Ah! le grand désert des mottes
comme des vagues noires figées,
et la tristesse sous l'été
de quelque herbe vague qui pousse
une adolescence pâlotte,
pour toute parure
de loin en loin!
et les champs qui gémiraient
sur les splendeurs mortes qu'ils furent,
et les hommes qui s'en viendraient
et se croiraient compatissants?...
la terre n'est jamais triste longtemps!

Est-il resté des semences
d'hier ou de jadis
éveillées soudain de leur gangue ?
et quels grains qui n'ont pas mûri
crèvent leur coque
pour cette floraison géante?

Autour des métairies
toutes joyeuses d'hirondelles,
les friches rient
que le vent sème,
que la pluie sarcle,
et que le soleil réchauffe,
les friches maternelles et vierges,
dont la fécondité éclate...

Elles accueillent tout ce qui vient,
les herbes folles qu'on dit mauvaises
parce qu'on ne sait en faire du pain,
et celles qu'on garde dans les granges
par tas et bottes,
et elles se trouvent côte à côte,
très étonnées qu'on les rapproche.

Elles appellent les chemins
et le ruban humble des plantes
qui les suivaient timidement
et mouraient peu à peu dans l'herbe
ou dans les fossés profonds,
et la sauge, et la canche
et le chardon.

Les fleurs qui n'osaient entrer
et se tenaient sur la lisière,
les rouges coquelicots de blé
et les pâles bleuets d'avoine,
et d'autres perdues dans la houle
qui étouffent,
les fleurs visitent les récoltes,
et se mêlent aux épis,
et sur le champ bientôt plus fleuri
de pourpre ou d'azur, que d'or ou d'argent
l'allégresse inutile flotte.

Tous les lopins sont confondus,
à peine en petits îlots se groupent
quelques plantes familiales,
les grands chardons de métal aigu
se tassent comme des céréales
bien cultivées
et sourient de leurs fleurs douces
comme les prairies de trèfle menu.

Les orties grandissent, velues
près des orties blanches à la fleur sucrée,
les pointes de l'ajonc s'effilent

comme des cristaux en aiguilles,
et le chiendent sous terre lance
ses racines chevelues,
pour prendre à leur filet serré
tout le suc des autres plantes.

En infinies corbeilles
nivelées et continues,
angéliques et ciguës
suspendent des jardins d'ombelles ;
quel est l'adorable parterre
sans verdure et tout en fleurs
que nulle allée ne traverse
et où l'on marche dans les fleurs ?

Là se liguent les senteurs :
absinthe semblable à l'acanthe
afin de couronner peut-être
les chapiteaux d'un palais d'ivresse,
bancs très humbles de menthe
étalant la fraîcheur
de menues feuilles argentées,
serpolet, anis, lavande,
bourraches bleues et veloutées...

Les saveurs se multiplient
aux prunelles acides et noires,
aux fruits des églantiers rouges
et aux pêches douces ou âpres;
à leur tour les clartés rient
aux fleurs de pissenlits dorés
et aux chandelles à longues tiges,
bulles fragiles
sitôt crevées...

Une plante meurt-elle? dix repoussent;
elles s'emmêlent, se portent, luttent
et l'on ne voit plus le sol,
il s'élève des arbustes
haies, buissons, fourrés, puis forêts,
où s'élancent les pavots pourpres,
les lierres, les lianes à clochettes,
les genêts vernis et raides,
les panaches des herbes folles
dans la buée d'or du pollen qui vole.

Car la terre ouvre ses deux bras de désir
au vent qui sème;
et le vent sème à large geste

les fleurs de tous les jardins d'alentour,
de toutes les plaines qu'il a vues luire,
de tous les coteaux et de tous les bois,
et les graines aussi prises sur des navires
venant de pays qu'il ne connaît pas,
à la même terre qui s'ouvre...

Il fait plonger des racines,
jaillir des verdures sans nom,
les simples, les carottes sauvages,
les platanes, les digitales,
les raves et les poisons,
les mûres qui portent des épines,
et les ronces qui fond du miel ;
les grains mûris, le vent les agite et resème...

Les plantes sont doublées sans cesse :
les vieilles, encor juvéniles se dressent
que déjà les nouvelles-nées
atteignent leur taille et les pressent,
générations successives accumulées
dont les aïeuls restent vivants,
et, plus à l'étroit dans leur champ,
acceptent le tribut des douleurs et des hontes,
dans l'orgueil d'être étreints par tant de descendance !

Foule de végétaux à chaque instant grossie!
marée de couleurs et d'haleines,
les friches, les friches, les friches pleines,
qui assiègent les métairies,
les friches vivantes qui tressaillent
comme si la glèbe y soufflait son âme,
les friches où tient toute la sève
infinie, multiple, éternelle...

Et ils ont dit :
« Comme la terre serait triste sans l'homme
qui l'aime pour le peu qu'elle lui donne;
comme elle serait misérable
si elle gardait ses haillons de plantes sauvages,
et qu'il ne l'en dépouillât jamais
pour la parer de vêtements chauds et épais,
qui la fassent admirée de ceux qui passent
et heureuse de son destin vrai!
comme la terre serait triste
sans fermes, sans charrues, et sans semailles! »

Et ils auront ignoré
que si la terre est toute bonne

et veut se prêter à leurs joies,
elle n'a pas besoin des hommes
pour être heureuse en secret,
et qu'elle porte le désir
plus libre, plus fort et plus vrai
des exultantes solitudes,
où s'éploie le manteau des grandes friches rudes.

IV

LES CARRIÈRES

Ici, la terre s'est ouverte.

Combien faut-il rester de temps à n'admirer
qu'une herbe minuscule et verte
en attendant qu'un épi d'or courbe une paille ?
oh! le chétif témoignage
des trésors cachés aux sillons
et comme les tuyaux de blé
sortent avec lenteur des fissures du champ!

Trésors ! comment emplirez-vous l'été
de votre splendeur véritable,
si vous devez filtrer par brins
entre deux mottes écartées,
et si pour vous la terre n'entrebâille
qu'à peine la chair mouvante de son sein ?

N'attendez pas le crépuscule !
il est trop tard pour un triomphe ;
le soleil qui naît dans la brume
concentre ses rayons sur son disque qui monte
plus tôt que les blés verts ne dorent,
brisez la terre qui vous pèse !
par une brèche immense, que crève votre effort !
la terre éclate de merveilles !

Pour laisser passer, sans doute, à la fois,
haute et mûre, toute une moisson,
comme par miracle surgie,
la terre a fait un trou aussi vaste qu'un champ
aussi profond qu'un puits
et si par la soudaine voie
aucune gerbe n'est jaillie,
de la pierre dorée l'éclosion poudroie.

Si les grains aux roches ne germent
et ne fleurissent,
si la terre meuble qu'on cultive
a seule le pouvoir de sortir d'elle-même
en récoltes d'éclat
pour s'attester au ciel,
au fond des antres nus et froids
qu'au moins la pierre inculte resplendisse !

Comme des cirques aux montagnes,
les carrières, de loin en loin, trouent l'étendue :
ni pics aigus, ni crêtes dentelées
ne les sacrent de leur couronne ;
sans que sa marche monotone en soit troublée,
l'immensité qui va, unie et plane,
semble joindre leurs bords et glisser par-dessus.

Gueules béantes de caverne
d'où tout mystère s'exile !
là, le soleil, las de s'étendre
en une mollesse éternelle,
debout jusqu'à mi-corps, se plonge
comme un enfant dans une source ;
à fleur de sol voici les lumineuses mines,

où la pierre qui se découvre
n'a pas pris la couleur de l'ombre,
à force d'y rester baignée comme la houille.

Au jardin de la plaine elles s'épanouissent,
ainsi que de larges corolles
où la clarté ruisselle jusqu'au fond;
leurs pentes raides s'adoucissent
de l'éboulement de la terre molle,
ou des terrasses en étages
s'y amoncellent et s'y taillent,
pour la descente du soleil, degrés géants.

Peu à peu apparaît la tranche de la terre :
les strates sont superposées,
tels les cercles des vieux troncs d'arbre;
on y voudrait compter les siècles de son âge,
car, immense boule de neige,
chacun des tours qu'elle a roulé
a dû l'accroître d'une couche,
mais de neige blanche, puis jaune, puis rouge,
suivant cent couleurs variées.

Dans les craies en nappes
les silex en ligne ;

les frustes et vieilles murailles
des pierres calcaires empilées,
les ardoises bleues ou grises
faites de lames feuilletées,
les rochers durs et pesants
aux énormes masses cubiques
et sur les plus gigantesques entassements,
comme un léger manteau jeté,
l'argile des terres productrices.

En quelle écorce mince se résume la glèbe !
pauvreté des riches moissons !
qu'est l'infini déroulement des plaines,
auprès du globe qu'elles recouvrent ?
moins que la peau de tissu transparent
autour d'un fruit de maturité lourde.

Va !
quand lèveraient toutes les semences
des greniers répandus et des granges éparses,
vidées sur les sillons jusqu'à voiler le sol,
quand toutes les nouvelles plantes
au temps auguste des récoltes
atteindraient la taille des arbres,

l'été serait encor désert
des choses endormies qui remplissent la Terre.

La terre n'habite pas l'été ;
le soleil n'en a réveillé que la surface ;
assez de ces humbles splendeurs !
les carrières se sont creusées
comme des portes sur le jour ;
que la terre inconnue montre sa chair en fleur
et dans l'été glorieux réclame sa place
usurpée par la boue obscure des labours.

Ici, que soit tirée la chaux vive
qui brûlera le vain orgueil des blés,
tunique de beau lin candide
gardant du poison dans sa trame,
et que des pierres à bâtir amoncelées
soit dressée la moisson rigide
or renaissant d'ancestrales semailles !

Les champs de pierre bas et larges
n'onduleront pas sous le vent,
les touffes sont si serrées, les graines lourdes
qu'il n'est pas un épi qui bouge,

la faux se brisera contre la paille
sans renverser l'infrangible moisson.

Plus loin, que le gypse frêle
laisse transparaître midi
à travers ses lames de nacre,
de verre embué ou d'écaille blonde,
que s'effile sa forme longue
comme un fer de lance ou comme un épi
et qu'on ramasse les vraies gerbes,
car des épis naîtra le plâtre,
farine de froment pétrie par les truelles.

Là, récolte déjà passée sous le fléau,
les sables en monceaux de grains
vident les réserves profondes,
avoine noire et sarrazin,
millet, poudre de chenevis,
blés clairs germant, orges qui gonflent;
qu'on sème les sables par flots
les plus gros et les plus fins
afin que la pierre encor fructifie!

Les craies molles et laiteuses sont épanchées;
comme des fruits tombant en larges pannerées

les uns sur les autres roulent
les cailloux secs qui font jaillir du feu ;
les racines des pierres meulières s'arrachent
sous le heurt brutal de la poudre,
débris géants d'arbres si vieux
que l'on attend le fleuve rocheux de la lave.

Puis ce seraient les argiles compactes
les grès diamantés, les micas,
les tourbes et les houilles, végétales et grasses,
les veines nuancées qui courent
dans la chair des marbres rois,
les granits grenus et lourds
et les minerais et les schistes,
jusqu'à ce que toute la matière en jaillisse.

Tant qu'enfin, sur le globe vide, la terre dressée
remplacerait l'air et le jour,
irait rejoindre et daller tout le ciel
de sa floraison de rochers,
et porterait, comme une torche, le soleil
au sommet perdu de sa tour.

. . . .

Aux carrières inépuisables
j'ai surpris le rêve impossible de la terre,
quand, par les gouffres d'or qui criblent l'étendue,
elle veut vomir ses entrailles
et proclamer la puissance de la matière
brutale, inculte, brute et nue
en étouffant les champs sous sa forêt de pierre.

FINALE

Las de se percher en ligne
sur le même fil
comme en rang de broche,
las de picorer avec minutie
l'avoine dans les crottins,
vers les soleils et les raisins
de la cour vermeille et tiédie,
les petits oiseaux de la route
se sont abattus en troupe,
pour devancer la cueille proche.

Du toit aux branches,
des branches au toit,

ils cueillaient au vol
les dernières mouches
et les guêpes languissantes,
ils tapageaient de leur joie
comme si chaque jour fût dimanche,
gamins échappés de l'école
ivres de luttes et de course.

En plein midi, bien exposée
lourde était la treille
avant leur venue;
elle semblait vouloir céder
sous la charge du soleil
y condensant la liqueur mûre,
mais depuis la treille est si lourde
qu'on croirait la vendange double,
les grains se cachent sous les plumes.

Les grappes vivantes et vives qui tirent
sur les ceps noirs et les lattes vertes
ne se laissent pas cueillir
et quand elles s'égrènent, prestes,
les grains découverts sont rares et troués
absents ou vides;

les petits moineaux avides
tout le jour les ont becquetés,
tant que, le soir venu, ils sont ivres.

Puis sur les grands soleils mûrs
aux rayons un peu fanés,
ils tournent leur folie,
pillant aux larges cœurs veloutés
les amandes sèches ;
jusqu'au jour où le ciel gris,
qui assombrit l'éclat des murs,
les fait fuir la cour dénudée
où plus rien de l'été ne reste.

Alors sombres oiseaux, les nuages du ciel
à tous les horizons se pressent
et déployant leurs larges ailes de tristesse
vont dévorer la face auguste du soleil.

TABLE

Chansons de pluie

Chansons gaies

Chansons naïves

POÈMES DE LA PLAINE AU SOLEIL

INTERMÈDE AU VILLAGE

LE RÈGNE DES CHOSES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quatorze mai mil huit cent quatre-vingt-dix-huit

PAR

L'IMPRIMERIE Vve ALBOUY

POUR LE

MERCVRE

DE

FRANCE

32

MERCVRE DE FRANCE

Fondé en 1672

(*Série moderne*)

15, RVE DE L'ÉCHAVDÉ. — PARIS

paraît tous les mois en livraisons de 320 pages, et forme dans l'année 4 volumes in-8, avec tables.

Rédacteur en Chef : ALFRED VALLETTE

Romans, Nouvelles, Contes, Poèmes, Théâtre, Musique
Etudes critiques, Traductions
Autographes, Portraits, Dessins et Vignettes originaux

REVUE DU MOIS

Épilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Théâtre (publié) : Louis Dumur.
Littérature : Robert de Souza.
Histoire, Sociologie : Marcel Collière.
Philosophie : Louis Weber.
Psychologie : Gaston Danville.
Science sociale : Henri Mazel.
Questions morales et religieuses : Victor Charbonnel.
Méthodes : Valéry.
Voyages, Archéologie : Charles Merki.
Romania, Folklore : J. Drexelius.
Bibliophilie, Histoire de l'Art : R. de Bury.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Chronique universitaire : L. Bélugou.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Cirques, Cabarets, Concerts : Jean de Tinan.
Musique : Pierre de Bréville.
Art moderne : André Fontainas.
Art ancien : Virgile Josz.
Publications d'Art : Y. Rambosson.
Le Meuble et la Maison : Les XIII.
Chronique de Bruxelles : Georges Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Luciano Zùccoli.
Lettres espagnoles : Ephrem Vincent.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres latino-américaines : Pedro Emilio Coll.
Lettres russes : Zinaïda Wenguerow.
Lettres néerlandaises : Hermann Heijermans jr.
Lettres scandinaves : Peer Eketræ.
Lettres tchèques : Jean Rowalski.
Variétés : X.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO :

France : 2 fr. » — Étranger : 2 fr. 25

ABONNEMENT

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	20 fr.	Un an	24 fr.
Six mois	11 »	Six mois	13 »
Trois mois	6 »	Trois mois	7 »

On s'abonne *sans frais* dans tous les bureaux de poste en France (Algérie et Corse comprises), et dans les pays suivants : Belgique, Danemark, Italie, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède Suisse.

Imp. C. RENAUDIE, 56, rue de Seine, Paris.



